

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France : Un An : 35 fr. - 6 Mois : 18 fr. - 3 Mois : 10 fr.
Étranger : Un An : 70 fr. - 6 Mois : 36 fr. - 3 Mois : 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LA CAMPAGNE D'HIVER DANS LE NORD



UNE PATROUILLE SE RÉCHAUFFE AUTOUR D'UN FEU DE BOIS



LA HALTE AU BORD D'UNE ROUTE

La reprise d'activité signalée ces jours derniers dans le Nord s'est précisée hier et avant-hier par de violentes attaques des Allemands, qui ont été repoussés. Ces opérations se déroulent toutes sur le front en avant d'Ypres, où les progrès des nôtres sont lents mais constants. Malgré le froid et la neige, nos vaillantes troupes redoublent d'entrain, et leur énergie et leur courage font l'admiration des chefs qui les commandent.

La journée du 16 Décembre (136^e de la guerre)

Des navires de guerre allemands ont ouvert le feu sur Scarborough et Hartlepool. Un combat a suivi.

Accompagné du prince héritier, le roi Pierre de Serbie a fait son entrée dans Belgrade à la tête de son armée.

Une contre-attaque allemande dirigée sur Saint-Georges a été repoussée avec succès par l'armée belge.

Les opérations russes se poursuivent avec succès malgré les efforts allemands sur la rive gauche de la Vistule.

La situation militaire

Les communiqués signalent toujours quelques progrès, en particulier dans les Flandres et en Argonne. Le fait le plus important serait que les troupes franco-belges ont débouché de Nieuport et se sont avancées jusqu'à Lombaertzyde et jusqu'à la ferme Saint-Georges. Ceci prouve que nous sommes maîtres des deux rives de l'Yser.

Du côté d'Ypres, où on se bat toujours vivement, les alliés avancent peu à peu.

Il ne faudrait pas conclure que nous prenons l'offensive, mais simplement que les Allemands sont sur la défensive.

Il est bien difficile de se rendre compte de la situation.

Nous tous qui sommes loin du front et qui en sommes réduits à commenter les renseignements officiels privés que la presse enregistre, nous ne pouvons que prêcher la patience et la confiance. La France aurait accueilli avec joie, pour les étreintes de 1915, la libération des départements envahis et d'une partie de la Belgique. Notre haut commandement est seul juge du moment opportun et on ne peut pas lui reprocher de ménager le sang de nos soldats. Peut-être sommes-nous plus près que nous ne le pensons du mouvement en avant. Voici la classe 1914 qui entre en ligne, les renforts anglais qui arrivent, attendons et espérons.

En Pologne, il faut suivre avec attention ce qui va se passer à l'aile gauche russe, entre Cracovie et Przemysl. Les communiqués russes signalent un retour offensif des Autrichiens de ce côté. Nous serions bien surpris que cet effort désespéré aboutisse à autre chose qu'à un nouveau désastre.

Le roi Pierre et son fils Georges ont fait leur rentrée triomphale dans Belgrade. Il n'y a plus d'Autrichiens en Serbie, sauf les prisonniers. La victoire des Serbes a fait une forte impression non seulement en Autriche et en Allemagne, mais chez les neutres, en particulier aux Etats-Unis, où on commence à croire à la défaite germanique.

Général X.

La préparation militaire

Pour compléter l'instruction des jeunes gens des sociétés de préparation militaire du département de la Seine, notamment ceux de la classe 1915, qui partent sous les drapeaux à la fin de la semaine, le général Gallieni a prescrit pour eux une manœuvre d'instruction à double action ayant pour but principal l'application et l'utilisation des tranchées.

Cette journée s'est déroulée hier 16 décembre selon les instructions données par le général Radenez, commandant le département de la Seine.

L'effectif des jeunes volontaires (1500 hommes environ) formant deux bataillons, sous le commandement du chef de bataillon Matifas, a été rassemblé à 1 h. 30 à la porte de la Chapelle en formation de colonne de route. Il s'est dirigé par Saint-Denis sur les forts de l'est où les armes et les distributions ont été réparties et où un repas froid a été pris.

Les deux bataillons ont ensuite occupé une ligne de tranchées avec mission de barrer la route à un parti ennemi se dirigeant de Stains sur Saint-Denis. Le parti ennemi était représenté par un groupe de compagnies du 30^e régiment territorial.

Nos jeunes gens, auxquels le thème de la manœuvre avait été préalablement exposé, ont fait preuve dans l'exécution de cet exercice d'une méthode, d'une discipline et d'un calme irréprochables. La manœuvre à laquelle ils viennent de prendre part, leur sera certainement des plus profitables.

M. Louis Barthou à Larressorre

PAU, 16 décembre (Dépêche Havas). — M. Louis Barthou, dont le fils unique, qui n'avait que dix-huit ans, vient d'être tué à Thann, est arrivé ce matin à Larressorre, près Bayonne, où se trouvait déjà Mme Barthou.

COMMUNIQUES OFFICIELS

du Mercredi 16 Décembre 1914

15 HEURES. — En Belgique, Westende (nord-est de Lombaertzyde) a été violemment bombardée par l'escadre anglaise.

L'armée belge a repoussé une contre-attaque sur Saint-Georges et occupé les fermes de la rive gauche de l'Yser.

Nos troupes, qui avaient déjà gagné du terrain vers Klein-Zillebeke, ont aussi progressé, mais moins sensiblement, dans la région de Saint-Eloi.

Dans la région d'Arras, dans celle de l'Aisne et en Champagne, combats d'artillerie où nous avons, sur divers points, pris nettement l'avantage.

En Argonne, rien à signaler.

En Woëvre, nous avons repoussé plusieurs attaques allemandes dans le bois de Mortmare et conservé toutes les tranchées enlevées par nous le 13 décembre.

En Alsace, nous avons repoussé une attaque à l'ouest de Cernay.

23 HEURES. — Légère progression : jusqu'à la mer au nord-est de Nieuport; au sud-est d'Ypres; le long de la voie ferrée dans la direction de La Bassée. Aucun incident notable sur le reste du front.

Les exploits de nos aviateurs

Malgré l'état de l'atmosphère, nos escadrilles de bombardement ont, dans les deux dernières journées, survolé l'ennemi à moins de mille mètres et jeté plusieurs bombes avec succès, notamment dans la région de la forêt d'Houthulst.

• DERNIÈRE HEURE •

Un combat naval dans la mer du Nord

Les Allemands bombardent
Hartlepool et Scarborough.

L'ambassade britannique a reçu du Foreign-Office le télégramme suivant en date du 16 décembre :

L'Amirauté et le ministère de la Guerre annoncent que des vaisseaux de guerre allemands ont bombardé West-Hartlepool ce matin et ont été repoussés. Ils ont aussi tiré sur Scarborough et Whitby. Nos navires les ont obligés à accepter le combat.

Quatre croiseurs ennemis

LONDRES, 16 décembre, midi 18 (Dépêche Havas). — Une dépêche publiée par les journaux dit que ce sont quatre croiseurs allemands qui ont bombardé Scarborough.

Le bombardement

LONDRES, 16 décembre, 1 h. 35 soir. — Des habitants de Scarborough, arrivés à Hull, racontent que le bombardement de la ville commença ce matin à 8 heures.

Aussitôt, la population se précipita dans les rues, très excitée; de nombreux habitants gagnèrent rapidement la gare, où ils prirent place dans le train partant pour Hull.

Plusieurs édifices, disent-ils, ont été endommagés par les obus ennemis.

Le mécanicien du train de Hull dit avoir vu trois hauts fourneaux atteints par les projectiles.

LONDRES, 16 décembre, 1 h. 39. — D'après des renseignements reçus ici, le temps était brumeux lorsque le bombardement de Scarborough commença.

Beaucoup de femmes et d'enfants sortirent dans la rue en vêtements de nuit.

Les habitants de Scarborough arrivés à Hull, racontent qu'une cinquantaine d'obus ont été tirés.

Deux églises ont subi des dégâts, ainsi que les toitures de plusieurs maisons.

Un gazomètre atteint a pris feu

LONDRES, 16 décembre, 2 h. 20 soir. — Suivant le Lloyd, un obus a atteint à Hartlepool un gazomètre qui a pris feu.

Le bruit court que neuf habitants auraient été tués. Une partie de l'abbaye historique de Whitby est détruite.

Les croiseurs ennemis ont disparu dans la direction du nord-est.

L'attaque suivit de près

LONDRES, 16 décembre, 2 h. 47 soir. — D'après l'Evening Chronicle, à peine les trois croiseurs

allemands avaient-ils commencé à bombarder Hartlepool, que quatre destroyers anglais les ont attaqués.

Les Anglais étaient prêts à la riposte

LONDRES, 16 décembre, 3 h. 10 soir. — On mande de Hull que les autorités de Scarborough avaient été prévenues de bonne heure, ce matin, de l'attaque projetée contre la côte, et la défense avait été soigneusement préparée : toutes les unités, tant de l'artillerie que de l'infanterie, se trouvaient à leur poste de combat.

[Scarborough est situé sur la côte du comté d'York, sur la mer du Nord. Hartlepool est un autre port de la côte anglaise, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Scarborough.]

Les Monténégrins fêtent la reprise de Belgrade

CETTIGNÉ, 16 décembre. (Dépêche Havas.) — La nouvelle de l'éclatante victoire serbe, suivie de la reprise de Belgrade, a produit le plus vif enthousiasme parmi la population monténégrine.

Une foule immense a parcouru les rues de Cettigné et s'est livrée à des manifestations patriotiques et à des ovations chaleureuses devant les légations de Serbie, de Russie, de France et d'Angleterre.

L'événement historique le plus glorieux qu'ait accompli la nation serbe a été salué par de nombreuses salves d'artillerie. La joie qu'il a produite dans l'armée monténégrine est indescriptible. Les officiers et les soldats s'embrassent et chantent des hymnes patriotiques, tout en acclamant l'héroïsme de l'armée-sœur serbe.

Les opérations russes

PÉTROGRAD, 16 décembre. (Dépêche Havas.) — Communiqué du grand état-major. — Dans la région de Mlava, notre action se poursuit avec un succès qui demeure acquis à nos troupes.

Sur la rive gauche de la Vistule, des forces ennemies importantes continuent leur concentration dans la région attenante à ce fleuve.

Près d'Hoff, on a constaté la présence de plusieurs contingents allemands nouvellement arrivés sur notre front.

Dès le matin du 14, entre Lovitch, la Vistule et la rive gauche de la Bzoura, des combats acharnés se sont engagés, présentant des alternatives d'offensive et de défensive; ils ont permis à nos troupes de réaliser une certaine progression.

On signale une action de moindre intensité dans les autres régions, sur toute l'étendue du front.

On a constaté d'une façon sûre un affaiblissement considérable des Allemands entre Czenstokhowo et Cracovie, où les troupes ennemies achèvent leur déplacement par chemins de fer vers les passages des Karpathes.

Dans la Galicie occidentale, les combats continuent et se développent.

NOS LEADERS

La guerre et la vie de demain

Des hommes prévoyants — il y a parmi eux des hommes politiques — se préoccupent de ce que pourra et de ce que devra faire la France au lendemain de la guerre actuelle. Réunis dans une association qui se nomme l'Alliance d'hygiène sociale et que préside M. Léon Bourgeois, ils ont dressé un plan de conférences qui est tout un programme d'action. M. Emile Boutroux inauguré, demain vendredi, la série des conférences. Il est prouvé par là que ces conférences ne seront pas un vain bavardage et qu'elles répandront fort à propos, dans un public avide de les recevoir, des vérités utiles.

Au surplus, M. Léon Bourgeois indique les idées directrices de ses amis et collaborateurs. M. Léon Bourgeois est l'un de nos hommes d'Etat qui ont eu le plus assidûment, dans la politique et dans les domaines immédiatement voisins du domaine politique, le souci des intérêts généraux. Intérêts généraux, intérêts sociaux, intérêts moraux. Il n'est pas éloigné, j'en suis sûr, de professer que la question sociale — et aussi, bien entendu, la question politique — est une question morale. Et il serait entièrement d'accord, j'en suis persuadé, avec le bon philosophe Alfred Fouillée, lequel, idéaliste aventureux, mais réaliste précis tout en même temps, proclamait que la concurrence des peuples entre eux se terminerait par la victoire du plus moral. Déterminer les règles fondamentales de la vie de demain, c'est déterminer les principes de la moralité nationale.

Les puissances morales de la France sont énormes, ses richesses morales sont incalculables. On ne s'apercevait ni de l'étendue de ces puissances, ni de l'immensité de ces richesses. La guerre, dès le premier jour, les a mises en relief. Il y a lieu, dès maintenant, de montrer que, la guerre finie, ces puissances et ces richesses pourront être employées efficacement pour le profit de la grandeur et de la vertu françaises. Les orateurs groupés autour de M. Léon Bourgeois le montreront à merveille, puisqu'ils s'appellent Liard, Lavis, Boutroux, Ferdinand Buisson, Emile Faguet, Paul Strauss, Landouzy, Joseph Reinach, Jules Siegfried, le professeur Pinard, Bergson, et ils sauront indiquer, avec méthode, avec sûreté, la route à suivre par les organisateurs sérieux de la démocratie. Puissent-ils communiquer, en outre, à leurs auditeurs, l'enthousiasme nécessaire pour que, une fois engagés sur la route, ils ne s'arrêtent pas, découragés et fourbus, à moitié chemin. Ils les éclaireront, c'est incontestable. Puissent-ils, par surcroît, les enflammer!

Que cette généreuse ardeur se développe et se propage, M. Léon Bourgeois le souhaite et le demande.

Pratiquement, pour que la vie française de demain soit bienfaisante, que faut-il? Il faut que persiste dans la paix l'idée du devoir. C'est parce que chaque Français a eu, dans la guerre, l'idée du devoir que s'est réalisée la grande solidarité dont on parle si justement. Le rôle des orateurs de M. Léon Bourgeois doit être de maintenir, aussi nette et aussi ferme, après la guerre, l'idée du devoir. M. Léon Bourgeois dit très exactement : « La guerre, cause de ruines sans nombre, peut devenir, par l'excès même de la souffrance, la source du développement de nouvelles et fécondes énergies. Le péril commun pose des problèmes. Il suscite des réformes. Il crée des œuvres, des institutions. Une seule pensée, celle de la nation en danger, rejette au second plan les intérêts particuliers, triomphe des égoïsmes, fait surgir les volontés, les dévouements, arme de vertus nouvelles l'âme commune. » De cela nul ne doute, et tout le monde en est témoin. Mais si la guerre a fait circuler dans le sang de la nation des forces accrues, il importe que, après la guerre, on ne constate aucune déperdition de ces forces-là.

On peut donc, dès aujourd'hui, pour la paix, les discipliner et les utiliser. Comment? L'association que M. Léon Bourgeois préside s'appelle l'Alliance d'hygiène sociale. Est-ce que l'œuvre que, la paix conclue, il deviendra urgent d'accomplir n'est pas essentiellement une œuvre d'hygiène sociale, et, par suite, une œuvre d'hygiène morale? On mesurera demain le progrès d'un peuple au progrès de son hygiène sociale, au progrès de son hygiène morale. Tenons cette vérité pour évidente. Et, par conséquent, hâtons-nous d'organiser la cure de toutes les maladies sociales dont nous étions plus ou moins infectés. Les conférences sur la vie de demain prévoient cette organisation. Elles envisagent la lutte contre les maladies épidémiques, contre la tu-

berculose, contre l'alcoolisme; la protection de l'enfance du premier âge, l'habitation populaire, la tutelle des orphelins. Elles étudieront la guerre et l'école primaire — et la jeunesse de nos lycées — et les universités françaises... Excellent programme d'action et distribué avec ordre. Mais pourquoi ne pas étudier en outre : la guerre et la littérature? La littérature ne traduit pas seulement les mouvements de l'âme nationale : elle les inspire et elle les dirige. La littérature aussi se renouvellera. Si, après la guerre, des forces accrues continuent de circuler dans les rangs de la nation, la littérature y aidera. Régénérée, rajeunie, revivifiée, la littérature, après la guerre, cultivera l'idée du devoir, l'enthousiasme pour le bien social. La littérature entretiendra le feu sacré. Elle sera vraiment une littérature sociale.

J.-Ernest-Charles.

Le roi Pierre entre dans Belgrade à la tête de ses troupes

Le roi Pierre, accompagné du prince Georges, est entré dans Belgrade à la tête de ses troupes mardi à onze heures du matin.

Entre la Drina et la Save, il ne reste plus en Serbie de troupes austro-hongroises. On évalue à 60.000 le nombre des prisonniers qu'elles ont laissés aux mains des Serbes depuis le début de la guerre. (Communiqué officiel français.)

Ils ont fait payer leur défaite

NICH, 16 décembre. (Dépêche Havas.) — D'après des rapports authentiques, les Autrichiens, avant de se retirer, se sont conduits, cette fois encore, de façon absolument barbare dans les villages et les villes qu'ils avaient occupés provisoirement, détruisant tout ce qu'ils ne pouvaient emporter. Partout on signale des vols et des viols, des habitants paisibles ont été emmenés en captivité ou assassinés sur place.

L'ennemi a laissé des traces effroyables de son passage. La situation est surtout affreuse à Vagievo où de nombreux habitants ont été massacrés. Des meurtres sont également signalés dans l'arrondissement de Podogorski, à Jabouka, Sumnovatz, Begove, Biliek-Bagovicheff et Madjarsko.

La consternation en Autriche

LONDRES, 16 décembre. (Dépêche de l'Information.) — Le Times écrit ce matin dans son éditorial :

« Nous ne sommes pas surpris d'apprendre que la perte de Belgrade cause une grande consternation à Vienne et à Budapest, que l'Autriche commence de s'apercevoir qu'elle a été trompée et que, dans toutes les grandes villes, la population indignée réclame à grands cris la paix. « Les peuples de la monarchie austro-hongroise auront à payer fort cher pour avoir été les instruments des ambitions allemandes. »

Les Bohémiens et les Moraves se refusent à tirer sur les Russes et sur les Serbes

LONDRES, 16 décembre. (Dépêche de l'Information.) — Le correspondant de l'Exchange Telegraph à la frontière austro-suisse écrit :

« Des révoltes fréquentes se produisent dans les régiments bohémiens et moraves, qui se refusent à tirer sur les Russes et sur les Serbes malgré les nombreuses exécutions pour refus d'obéissance ordonnées par les autorités militaires. »

L'HUMOUR ET LA GUERRE



LE COMMIS. — Les bougies sont hors de prix, vous savez madame, à cause de la guerre.

LA MÉNAGÈRE. — Qu'ils sont embêtants ces Boches. Ils ne peuvent donc pas se battre à la lumière du jour.

Échos

La « grelotte ».

Il a les nerfs d'un lièvre, mais l'âme d'un héros. C'est un simple soldat de 2^e classe qui tremble, qui tremble terriblement avant l'action. Et, pendant l'action, il tremble encore ; tout son corps est agité d'un frisson !...

Par contre, rien ne l'arrête. Il provoque l'admiration de ses camarades, surtout lorsqu'il s'agit de mener au bal la demoiselle Rosalie, la baionnette française ! Au feu, il est magnifique ; il se bat comme un démon, mais en tremblant... Il stupéfait et émerveille le bataillon.

Mais, après l'action, son tremblement se change en fureur contre lui-même. Il tape du pied, serre les poings et s'écrie :

— Jamais je ne me tiendrai bien !... Qu'est-ce que j'ai donc à avoir la grelotte comme ça !...

Les mœurs des Germains.

L'un de nos lecteurs, qui lit Tacite, a l'amabilité de nous signaler ce passage de l'historien latin, grave, énergique et concis :

La source de la munificence des princes germains est dans le pillage et les guerres... C'est à leurs yeux paresse et lâcheté que d'acquiescer par la sueur ce qu'ils peuvent se procurer par le sang... Le temps qu'ils ne donnent pas à la guerre, ils le passent un peu à chasser, beaucoup à manger et à dormir... Boire des journées et des nuits entières n'est une honte pour personne...

Leur boisson est une liqueur faite d'orge et de froment ; ils apaisent leur faim sans raffinements délicats. Quant à la soif, ils sont moins tempérants. Si vous encouragez l'ivresse en leur fournissant tout ce qu'ils voudront boire, leurs vices les valent aussi facilement que vos armes... Ils creusent des souterrains qu'ils chargent en-dessus d'une épaisse couche de fumier. C'est là qu'ils se retirent l'hiver, et, si l'ennemi fait une incursion, cette proie cachée sous terre reste ignorée de lui ou le déroute par les recherches mêmes qu'il fait pour la trouver.

Les vieux Boches pourraient être fiers de leurs descendants qui n'ont rien changé à leurs coutumes. Tacite a peint les uns et les autres avec une fidélité extrême. Il les a vus, et nous les voyons, pillards, brutaux, ivrognes... et c'était déjà une armée de terrassiers, il y a dix-neuf cents ans ! Tactique... in-changée.

Le « Grand Couronné ».

Les Communiqués, depuis le mois d'août, nous ont fréquemment parlé du « Grand Couronné » de Nancy. Où se trouvait ce « Grand Couronné » ? On le cherchait en vain dans les atlas et les encyclopédies.

Ces jours derniers, le brouillard, qui nous cachait les opérations en Lorraine depuis le début de la guerre, s'est un tantinet dissipé. Nous savons même que le « Grand Couronné » se constitue par les hauteurs couvrant Nancy au Nord et à l'Est.

Or, ces positions n'étaient point fortifiées, non pas que le traité de Francfort nous l'eût interdit, mais lorsque nous avions des velléités d'y construire des ouvrages, les Allemands s'empressaient de protester.

Dans les milieux diplomatiques et militaires circule l'explication suivante :

En 1871, Bismarck réclamait Nancy. Thiers réussit à conserver la capitale de la Lorraine, à la condition que la ville restât « ouverte ». Mais une clause aussi humiliante ne pouvait figurer dans le traité. Elle eût trop indiqué, en outre, le désir de Bismarck d'une agression ultérieure.

Thiers se trouva donc dans l'obligation de prendre un engagement secret. Et voilà pourquoi, chaque fois que le gouvernement français voulait fortifier les hauteurs de Nancy, le gouvernement allemand lui mit sous les yeux l'engagement du libérateur du territoire.

Naturellement, après la déclaration de guerre, nous avons rapidement mis le « Grand Couronné » en état de défense. Ces retranchements hâtifs suffirent à protéger la cité du roi Stanislas. De toutes les surprises éprouvées par Guillaume II, celle-ci ne dut être ni la moins vive, ni la moins imprévue.

Casques à pointe.

Le casque à pointe est en baisse ! Au début de la guerre, on a vu des Anglais offrir aux soldats belges jusqu'à cinq livres sterling pour obtenir une de ces coiffures acérées.

Après la bataille de la Marne, le cours est rapidement descendu. La marchandise est devenue très abondante sur le marché. Le cours a subi l'inéluctable loi de l'offre et de la demande.

Maintenant, avec cent sous... Tous les casques à pointe n'ont pas appartenu, d'ailleurs, à des soldats morts ou prisonniers. Lorsque se concluent, entre tranchées, des armistices tacites, les Boches cèdent assez volontiers leur casque en échange d'un verre de rhum ou d'un paquet de tabac.

Cette coiffure est laide, sinistre, mais pratique. Elle emboîte bien la tête, la protège, ainsi que la nuque et le cou. Actuellement, tous les casques des régiments d'infanterie sont d'un modèle uniforme. Ils ne diffèrent que par l'initiale du souverain, suivie de la lettre R (rex), dans les corps ayant conservé une apparence d'autonomie, l'armée saxonne et l'armée wurtembergeoise, par exemple.

Mais les Bavarois, quand ils durent abandonner le casque à cheville, obtinrent de remplacer l'aigle impériale de cuivre, ornant le frontal, par les deux lions affrontés de leur blason.

MICROMÉGAS.

UN COUP D'ŒIL SUR L'ARRIÈRE

Dunkerque

la cité de Jean Bart

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

— Que dirait Jean Bart s'il voyait tout cela ? Un Dunkerquois posait l'autre jour cette question devant la statue de l'illustre marin. A coup sûr, Jean Bart, s'il quittait, pour parcourir les rues de sa ville natale, la croisière que son navire de feu continue à faire par les nuits d'orage dans les bancs de Flandre, éprouverait de multiples sujets d'étonnement. Il lui paraîtrait piquant de lire, collés sur les divers emplacements réservés à l'affichage administratif, des placards avec cet en-tête : « Royaume de Belgique. » Il se demanderait pourquoi ces gendarmes belges gardant l'entrée de l'hôtel de ville, ou montant la faction côte à côte avec des soldats français aux portes des remparts.

Il serait surpris de voir défiler au pied même de sa statue des troupes britanniques, acclamées par la population, les gamins pendus aux basques des soldats qui sourient en leur distribuant des douceurs. Les Anglais accueillis non seulement en alliés, mais surtout en amis, dans une ville que pendant cent cinquante ans tous leurs efforts ont tendu à supprimer ; un camp anglais installé paisiblement sur les glacis de ces fortifications que tant de fois ils essayèrent de conquérir, voilà de quoi se frotter les yeux.

Mais s'il était permis à Jean Bart de juger d'un coup d'œil d'ensemble les événements présents, il constaterait avec fierté qu'une fois de plus Dunkerque a rempli sans défaillance son rôle historique de boulevard de la France du côté du Nord.

Dunkerque remplit son rôle historique

A la fin du mois de juillet dernier, les Dunkerquois s'apprétaient à fêter dignement le président de la République à son retour de Russie. Il ne restait plus qu'une allumette à craquer pour allumer les lampions, qu'un signal à donner pour déchaîner le torrent des discours officiels. La gravité des circonstances ne permit pas au président de s'arrêter, et le tout fut remplacé par une courte, substantielle et patriotique proclamation du maire, M. Henri Terquem, préparant l'opinion aux éventualités menaçantes.

Presque aussitôt, ce fut le tohu-bohu de la mobilisation. Les uns après les autres, les trains déversaient des bandes de mobilisés. Les civils, entrés groupes amorphes dans les magasins, en ressortaient rapidement, en uniforme, en rangs, armés et encadrés : c'étaient maintenant des soldats. Pas de cris, pas de chants, mais une ardeur telle que l'administrateur de la marine devait employer la manière forte pour désencombrer son bureau d'inscrits nullement convoqués, et tenant absolument à partir. J'entendis un docker dire tranquillement à son camarade :

— Tant mieux ! On en a assez... Il y a assez longtemps qu'on ne peut pas manger sa soupe tranquille.

Les mobilisés dirigés sur leurs points de concentration, le camp retranché organisé, la ville connut une période de calme jusqu'au jour où la région voisine vit arriver le flot de l'invasion germanique. Les mobilisables non convoqués et dont on craignait la déportation par l'ennemi, le matériel de guerre des places fortes, les approvisionnements en vivres et en munitions furent mis en sûreté à Dunkerque. Même la provision de vaccin antityphoïdique de l'Institut Pasteur de Lille fut, adroitement et par un coup d'audace, subtilisée à la barbe des Allemands.

Des milliers et des milliers d'hommes furent alors embarqués avec une rapidité surprenante et dirigés vers l'ouest, puis le centre du pays. De grands paquebots sortaient majestueusement du port, les flancs bondés ; les amarres larguées, et jusqu'à leur sortie hors du chenal, ils retentissaient de chœurs grandioses, la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*, dont les accents puissants se mariaient aux acclamations de la foule rangée sur le rivage, à l'écho lointain des chansons guerrières jadis chantées par les capitaines de mer, et que les flots continuent à murmurer.

Puis, la marée immonde reflua ; un formidable contre-courant amena le fort de la lutte aux portes de Dunkerque. A trente kilomètres seulement de la ligne de feu, l'action de cette place devenait capitale. Elle fit profiter les combattants de toutes les ressources dont elle disposait. Les facultés de ceux qui en avaient la charge se tendirent unanimement pour faire produire à cet organisme son maximum de rendement. Ce fut sur la terre de France le premier refuge pour ceux de Belgique, dont le drapeau flotta à la façade de l'hôtel de ville, où les bureaux de leur ministère de la Guerre purent continuer à fonctionner à portée de l'armée.

Par là, les blessés bénéficièrent, à courte distance du front, d'une organisation sanitaire de premier ordre. On renforça l'hôpital militaire,

l'hôpital civil de Rosendaël, établissement modèle achevé depuis peu, le sanatorium de Zuydcoote qui est dans le même cas, par des installations nouvelles. Par bonheur, le maire, un grand bâtisseur, venait d'achever, à de tout autres fins, un lycée de jeunes filles, une école professionnelle d'industrie, un bureau de bienfaisance, des crèches : on les utilisa en les aménageant en hôpitaux, dans des conditions exceptionnellement favorables. Trop nombreux, hélas ! sont les convois encadrés de soldats l'arme au bras, qui se dirigent vers le cimetière, vers ce coin du champ de repos réservé par la ville aux victimes de la guerre. Là, près des monuments dressés à la mémoire des marins disparus, des Dunkerquois tués à l'ennemi et où brille le nom du général Girardot, glorieusement tombé au Maroc, là, Anglais, Belges et Français pourront reconnaître les leurs, côte à côte comme à la bataille, mais chacun en son champ séparé. Les petits tertres et les croix s'alignent ; des fleurs apportées par des mains pieuses jonchent la terre fraîchement remuée. Combien plus nombreuses ne seraient pas les victimes, si les moyens matériels dont disposa l'ardent dévouement du personnel médical et hospitalier n'avaient permis de sauver des centaines d'existences, que l'on eût pleurées sans ce secours !

Dunkerque a bien rempli son rôle historique ; elle l'eût fait jusqu'au bout s'il l'eût fallu. L'étroite collaboration et le patriotisme agissant des autorités militaires et des autorités civiles sont à la base de ce magnifique résultat.

Certes, les rues n'ont pas leur aspect coutumier. L'animation est vive, et incessante l'allée et venue d'autos de tous formats. Marins anglais et français coquets sous le béret bleu, soldats en casquette plate, en kaki, Canadiens au large sombrero, Arabes drapés dans leur burnous, turcos aux dents blanches, militaires de toutes armes des armées alliées s'empressent aux magasins, flânent sur la place, lisent les dépêches affichées, s'arrachent les journaux sitôt parus. Rien de plus imprévu, de plus pittoresque. Et, sur cette foule, le carillon de la haute tour de Saint-Eloi égrène ses notes argentines ; aux douze coups de l'horloge, il ne manque pas de tinter l'hymne à Jean Bart, hymne national, si l'on peut dire, des Dunkerquois.

Car s'ils ont toujours été et sont toujours d'excellents Français, ils demeurent en même temps foncièrement « Dunkerquois ». Ils ne vont pas jusqu'à penser comme ce fusilier marin qui conta récemment un épisode de la bataille de Dixmude et disait :

— Là où nous étions, il n'y avait ni Français, ni Belges : il n'y avait que des fusiliers marins.

Non. Mais ils sont imbus de ce particularisme intelligent qui renforce généreusement l'amour de la grande patrie par l'amour de la petite patrie. Ils se proclament enfants de Jean Bart, dont ils se font un drapeau. Depuis l'enfance, les yeux fixés sur les gestes d'un héros, il en reste inévitavelmente sur leur esprit et sur leur cœur une ineffaçable et salutaire empreinte. L'un d'eux recevait récemment les condoléances d'un ami : il comptait deux fils tombés à l'ennemi et un troisième grièvement blessé. Il coupa court en disant, simplement :

— Nous payons tous notre dette au pays... Que voulez-vous ! La mienne est un peu lourde.

Voilà comment l'âme des héros se perpétue dans celle des générations qui les suivent. Ils le savent bien, ceux-là qui depuis quatre mois d'une épouvantable guerre affrontent la mort pour le pays, léguant aux générations futures une moisson de grands exemples telle qu'au cours d'une histoire qui en est riche il ne s'en est jamais recolté de plus riche. Ceux qui meurent savent qu'ils se survivront. Le sacrifice sanglant sera fécond d'où jaillira jusque dans les plus lointains avenir la France la plus grande, la plus rayonnante, la plus pure qui se soit jamais offerte aux yeux du monde.

Henri Malo.

NOTRE PETIT REFERENDUM

Grand ou petit format ?

Nous avons reçu hier 1.090 réponses dont 1.086 pour le petit format et 4 seulement pour le grand format. Les premières s'étaient de raisons séduisantes ; la place nous fait défaut pour les citer toutes. En voici deux entre autres :

M. Gremmer, adjudant-vaguemestre, nous écrit :

Pour ce qui est du format : continuez ! « Excelsior », sous son format réduit, ne nous a donné jusqu'ici que de bonnes choses, dont nous sommes particulièrement friands.

Le comte Charles de Beaumont, abonné, nous dit :

Je tiens à vous dire que le format que vous avez adopté depuis le commencement de la guerre est infiniment plus commode et maniable. Il sera encore plus lorsque le journal sera relié et je serais désolé pour ma part de vous le voir agrandir.

La suite à demain.

Comment l'Allemagne se procure de l'or

BERNE, 16 décembre (Dépêche de l'Information). — La presse allemande insiste sur la situation de la Reichsbank au point de vue de l'encaisse or. Le chiffre indiqué dans le dernier rapport de la Banque est de 1.994 millions de marks au lieu de 1.253 millions au début de la guerre.

Ce résultat a été obtenu, d'après les journaux allemands, par différents moyens : la répression du commerce de l'or ordonnée par les autorités militaires ; la méthode employée aux frontières consiste à obliger les voyageurs à échanger leur numéraire contre du papier-monnaie ; la propagande incessante faite dans les campagnes afin d'amener les paysans à renoncer à leur réserve d'or. Cette propagande a été conduite à la fois par les instituteurs et par le clergé. On cite des communes de la région montagnarde du Harz où le prêtre, après avoir consacré son prône à la question de l'or, est allé de porte en porte chez ses ouailles, forçant les plus sombres cachettes. Un journal catholique de Cologne relate une des plus belles « captures » d'un membre du clergé : 6.000 marks en pièces d'or, livrées non sans difficulté par une fermière de cette région.

A cette propagande répond un mouvement du même ordre parmi les soldats. Un bataillon d'artillerie de réserve, cantonné à Bruxelles, a fait parvenir à la Reichsbank 500 marks d'or, produit de la collecte faite par le capitaine commandant.

On attribue aux suggestions officielles un récent article de la *Gazette de Francfort* insistant sur l'opportunité de restreindre la circulation du numéraire dans l'armée combattante.

Dans un rapport adressé au Congrès du commerce allemand par la Chambre de commerce de Muenchen-Gladbach, écrit la *Gazette de Francfort*, on signale certains faits tout à fait intéressants. Il arrive fréquemment que nos soldats trouvent sur leurs camarades, frappés au cours de la journée, plusieurs centaines de marks en or et les envoient ensuite à leurs parents, car il est à craindre que cet or ne tombe entre les mains de l'ennemi. Il est à craindre aussi que l'ennemi ne soit tenté de piller les blessés et les morts après la bataille, afin d'entrer en possession de cet or. On ne saurait approuver le fait que les régiments détiennent en or les sommes allouées à leurs caisses de guerre. Ces sommes tomberaient entre les mains de l'ennemi au jour d'une fausse manœuvre ou d'un revers momentané. On ne saurait trop recommander l'emploi du paiement par chèques à l'armée. Cela permettrait de libérer ainsi, pour l'activité économique du pays, des centaines de millions de numéraire employés aujourd'hui, sans profit, sur le front.

En faveur de l'intervention italienne

ROME, 16 décembre (Dépêche de l'Information). — Pour le 20 décembre, date anniversaire de la pendaison du Triestin Oberdan, la direction du parti républicain organise plus de cent réunions publiques en faveur de l'intervention de l'Italie dans la guerre actuelle.

Un dîner à l'Élysée en l'honneur des ministres belges

Le président de la République et Mme Poincaré ont retenu hier soir à dîner, à l'occasion de leur passage à Paris, M. de Broqueville, président du Conseil des ministres de Belgique ; M. Berrier, ministre de l'Intérieur, et M. Van de Veyvere, ministre des Finances.

Étaient également présents : M. le baron Guillaume, ministre de Belgique à Paris ; MM. Viviani, Delcassé, Malvy et Briand.

M. Poincaré chez M. Deschanel

Le président de la République est allé hier prendre des nouvelles chez le président de la Chambre des députés et a eu avec lui un long entretien. Il a été très heureux de constater que les blessures de M. Deschanel étaient en bonne voie de guérison.

La mort de M. Max Barthou

Les condoléances de M. Poincaré

Douloureusement affecté de la mort du jeune Max Barthou, M. Poincaré s'est rendu, hier, chez l'ancien président du Conseil et lui a exprimé ses sentiments de profonde et affectueuse sympathie.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

La Presse Française et Étrangère

L'effet de la victoire serbe

Le premier résultat de la victoire sera, ainsi que l'écrit M. Jean Herbet dans l'*Echo de Paris*, de consolider le blocus de l'Allemagne.

La Grèce ne s'est pas laissé compromettre, la Roumanie reste fidèle à ses desseins, et nous recevons — signe infaillible du succès promis à notre cause — des nouvelles favorables de Sofia. Ainsi, grâce à la victoire serbe, le blocus de l'Autriche et de l'Allemagne tient toujours et tiendra jusqu'au bout. Ce qui se passe sur le versant nord des Carpathes n'y changera rien.

On commence à entrevoir ce qu'un pareil blocus signifie pour l'Allemagne, maintenant que la contrebande est devenue presque impossible par la mer du Nord et que l'Italie a pris des mesures destinées à y mettre fin dans la Méditerranée. Le lieutenant-colonel Théry vient de démontrer, dans une brochure saisissante, que l'Allemagne est dès à présent embarrassée pour nourrir son bétail, et qu'au printemps prochain elle aura beaucoup de peine à nourrir ses habitants. D'autres documents font penser qu'elle manquera de cuivre et de divers produits nécessaires pour continuer le combat. Mais que seront les embarras de l'Allemagne auprès de ceux qui attendent l'Autriche ?

Socialistes d'outre-Rhin

Si les intellectuels allemands sont Allemands avant d'être intellectuels, les socialistes d'outre-Rhin font également passer la raison d'Etat avant leurs principes les plus hautement affirmés. C'est ainsi qu'à l'exception de Liebknecht, ils ont tous voté les crédits pour la guerre. Le *Journal des Débats* écrit à ce propos :

Ni les signatures ne comptent, ni la morale, quand l'intérêt de la race édue est en jeu. Nous ignorons si les socialistes belges et français se piqueront de redevenir internationalistes après la guerre, mais on voit en tout cas quelle réciprocity ils doivent s'attendre à rencontrer outre-Rhin, dès qu'il s'agira d'autre chose que de phrases creuses ou de chiffons de papier.

Un candidat au trône de Hongrie

On lit dans *Paris-Midi* : D'après un journaliste hongrois, le prince Eitel Frédéric est attaché au quartier général de l'armée autrichienne et on en conclut que Guillaume II s'en tient toujours à son vieux plan qui consisterait à préparer pour ce fils le trône de Hongrie.

Le prince parlerait couramment le hongrois et aurait été mis à la tête d'une division de hussards magyars. Des conversations de café à Budapest imaginent déjà le prince Eitel Fritz y faisant une entrée triomphale à la tête de l'armée hongroise.

Il faut confronter ces bruits avec une correspondance enregistrée par le *Morning Post* et disant que l'Allemagne continue à être très impopulaire auprès des Hongrois, parce qu'elle n'a pas empêché les Russes de franchir les Carpathes.

Les prédictions de M^{me} de Thèbes pour 1915

M. Paul Lagardère a recueilli les prédictions de M^{me} de Thèbes pour l'année 1915 et les publie dans le *Petit Parisien*. Nous en extrayons les lignes suivantes :

L'année sera belle. Elle verra renaître les nationalités. Elle verra la libération des peuples opprimés. Il s'en suivra des groupements plus harmonieux, dans une Europe enfin pacifiée et équilibrée. Nous revivons les temps fabuleux de la grande Babel où chaque peuple prétendait à dominer les autres, du haut de la tour d'orgueil et d'iniquité. Le Destin n'a pas permis que cette monstruosité s'accomplît. Il a remis de l'ordre dans notre désordre. Il a commencé à ranger ses trois et c'est pourquoi le monde entier — l'univers, dirais-je — est tout en désarroi, en chaos, en bouleversements.

Nous sommes en plein illogisme, en pleine folie. Nous vivons au temps des déséquilibres. Chaque jour nous démontrons la possibilité des impossibilités, et l'aberration de la logique. Attendons-nous donc à des coups de théâtre, à des surprises.

— Parlez-moi donc un peu de l'étranger...
— Volontiers. L'Italie doit jouer dans le drame actuel un rôle considérable. Elle est appelée à un avenir prodigieux si elle reste dans le chemin des destinées futures. L'heure n'est pas loin où, sortant des difficultés qui l'ont paralysée, elle se verra dans la nécessité de lever l'épée et de ne plus écouter les conseils de ceux qui lui désaient d'être prête à secourir le vainqueur.

Des sous-marins suisses

Sous ce titre, la *France de Demain* publie l'information que voici, sans commentaire :

Le souvenir du fameux « amiral suisse » pourrait faire croire qu'il s'agit d'une plaisanterie. Cependant, c'est pourtant une affaire assez grave.

Un industriel, établi à Domo d'Ossola, a demandé à un grand chantier italien de lui fournir plusieurs moteurs pour sous-marins. La commande a été refusée.

On s'est dit que Domo d'Ossola est près du tunnel du Simplon, que les appareils doivent être expédiés

par cette voie, non pas pour le gouvernement helvétique qui n'a pas besoin de sous-marins — mais pour l'Allemagne.

Le Japon à la rescousse

Verrons-nous les Japonais combattre côte à côte avec les Russes, leurs adversaires d'hier, dont ils sont devenus les amis loyaux ? A cette question, le *Lyon républicain* fait la réponse suivante :

Le Japon est prêt si les circonstances l'exigent à apporter à la Triple Entente le concours précieux d'une armée qui a la réputation d'être une des plus instruites et des mieux entraînées du monde. Le mikado, fidèle à ses engagements, a mis à la disposition des Occidentaux, pour l'accomplissement de leur œuvre d'émancipation et de justice, toutes ses forces navales et terrestres.

La France et l'Angleterre ont donné leur adhésion ; s'il était nécessaire, la réponse russe serait affirmative et par trois voies différentes, le Transsibérien, Suez, le Canada, débarqueraient un demi-million de Nippons.

Cette éventualité paraît peu probable, les forces des alliés étant suffisantes pour abattre la puissance allemande déjà ébranlée.

Kiel, ville fermée

Le *Daily Mail* reçoit d'un journaliste neutre, qui a réussi à rester à Kiel depuis le commencement de la guerre, sans éveiller les soupçons des autorités militaires allemandes, particulièrement sévères dans ce port, une correspondance qui décrit la vie à Kiel et soulève le voile du mystère qui entoure cette place depuis le début des hostilités.

Kiel est, de toute l'Allemagne, la ville qui est gardée avec le soin le plus jaloux ; c'est le port principal de la flotte allemande ; c'est là que se trouvent tous les docks et ateliers navals et les formidables installations Krupp. C'est donc à Kiel que reviennent tous les vaisseaux endommagés pour être remis en état. En outre, l'immense port est une base de concentration et le point de ralliement de toute la flotte des sous-marins.

Comme les mouvements de ces bateaux donneraient aux ennemis de l'Allemagne des indications précieuses sur les plans de l'amirauté, il est défendu à tout étranger d'entrer dans la ville ou d'en sortir. Il est interdit même aux habitants de se promener ou de stationner près des arsenaux ou des docks et tous les établissements publics ont été fermés par ordre supérieur, depuis le début de la guerre. Kiel est aujourd'hui une ville fermée dans toute l'acceptation du mot.

Tout l'enthousiasme guerrier qui avait marqué le début de la guerre, alors que la flotte de la Baltique, sous les ordres de l'amiral Igenohl, appareillait pour aller à la rencontre de la flotte russe, s'est évanoui. Beaucoup de ces beaux vaisseaux qui partaient au son du *Deutschland über alles* ne reviendront jamais. D'autres sont rentrés péniblement, à la remorque, et restent ancrés mélancoliquement dans le port, les flancs bosselés ou troués, preuve éloquente de la précision du tir russe.

Leurs armes

Le *Messageur de l'Armée* annonce que le général von Helzendorf voulait se servir de bacilles de choléra contre les Russes. Son idée fut approuvée en Allemagne, mais le comte Berchtold, en Autriche, menaçait de démissionner si un pareil moyen était employé.

La barbarie allemande en Pologne

Le correspondant de la *Morning Post* à Pétersbourg écrit à son journal :

On recueille, chaque jour, de nouveaux rapports authentiques d'actes d'atrocité commis par les Allemands sur des cosaques. J'ai causé avec des cosaques traités à l'hôpital de Saint-Petersbourg et leur ai demandé, à ce sujet, s'ils ne se croyaient pas justifiés d'user de représailles sur l'ennemi. « Non, m'a répondu celui auquel je m'adressais. Et, au cas où nous serions disposés à commettre des actes de cruauté comme les Allemands, nous avons des ordres formels de ne pas le faire. Les tortures infligées aux prisonniers ne relèvent pas de l'ailleurs de la guerre ; nul soldat digne de ce nom ne s'y livrerait. Nous sommes appelés pour combattre et nous combattons l'ennemi sur le champ de bataille avec toute l'ardeur que nous pouvons y mettre. Cela nous suffit. » Je crois, en effet, que les Allemands, sur le champ de bataille, passent de mauvais moments aux mains des cosaques ; maintenant que ceux-ci connaissent les actes de cruauté, dignes des anciens Peaux-Rouges, que les Allemands ont commis sur des cosaques prisonniers.

La famine en Belgique

De la *Daily Chronicle* :

La preuve que la famine en Belgique est répandue dans tous les rangs de la société est fournie d'une manière frappante par une lettre reçue du consul général des Etats-Unis à Anvers, M. Diedrich, qui demande qu'on veuille bien lui envoyer des vivres pour sa famille et lui-même et pour le personnel du consulat.

Le vapeur *Doric* est arrivé de la Nouvelle-Ecosse à Devonport, apportant 4.000 tonnes de provisions de bouche d'une valeur de 1.250.000 francs, destinées aux réfugiés belges en Hollande et aux Belges demeurés dans leur pays. Ce don provient d'un appel fait en Nouvelle-Ecosse par le premier ministre, M. George Murray. La première cargaison de vivres de la Nouvelle-Ecosse est allée directement à Rotterdam ; la seconde est en préparation.

La Guerre anecdotique

La dernière "Zwanze" bruxelloise

Voici la dernière des Bruxellois qui, à l'instar de leur héroïque bourgmestre, ne perdent aucune occasion d'illustrer une bonne leçon aux Allemands.

Une affiche de l'autorité communale ayant déplu au gouverneur allemand, celui-ci la fait recouvrir de papier bleu ; dans la nuit, un Bruxellois passe une couche d'huile sur le papier qui devient transparent. Furieux, l'Allemand fait coller sur le tout un feuillet de papier noir. Cette fois on ne peut plus lire une ligne du texte malencontreux, tout va bien...

Le lendemain, sur la page noire se lit cette inscription à la craie : « Carte de l'empire d'Allemagne en 1915. »

L'épreuve de la confiture

De la *France* :

Encore et toujours les espions !

Il s'en glisse parfois parmi nos lignes. Les uns déguisés en officiers français, d'autres en paysans.

Celui-ci avait une bonne figure de campagnard, il parlait un patois mi-normand, mi-tourangeau, quelque chose comme le patois de théâtre, et c'est ce qui donna l'éveil.

Interrogé par un sous-lieutenant, notre homme s'en tint à des réponses si naïves, si obtuses, que sa bonne foi allait être établie, quand on eut l'idée d'une suprême épreuve.

— Eh bien, mon brave, vous devez être fatigué, vous mangerez bien un morceau avec nous ?

— C'est pas de refus, acquiesça le paysan.

L'officier donna le mot à ses camarades ; on se mit à table et l'on ouvrit deux boîtes de conserve. L'une contenait du pâté de foie et l'autre de la confiture d'orange. On fit un amalgame inimmuable de ce hors-d'œuvre et de ce dessert, et, héroïquement, nos officiers avalèrent le brouet sans sourciller, tout en observant leur hôte.

Celui-ci étendit à plusieurs reprises sur son pain l'horrible mixture, et, comme les autres convives, écoeurés, se dispensaient d'une seconde tournée, le bon campagnard demanda la permission de finir le plat.

On la lui accorda, mais on retint au camp ce pseudo-français capable d'ingurgiter de pareilles horreurs.

Le paysan de théâtre était un lieutenant prussien natif de Königsberg.

Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es !...

Sauvé par son cheval

Le soldat anglais W. Green, qui est en traitement dans un hôpital d'York, raconte l'histoire suivante, dont il fut, dit-il, le témoin oculaire :

Il est un cheval, des lanciers royaux d'Essex, qui mérite de porter la croix, si celle-ci devait un jour être conférée aux animaux. Un jour, au cours d'une violente action, son cavalier fut envoyé à terre, atteint d'une balle. La troupe était en marche à ce moment, lorsque petit à petit le cavalier vint à toucher le sol ; le cheval s'arrêta alors, souleva l'homme avec sa bouche, et, le prenant par ses vêtements, se rendit avec son fardeau près d'un groupe d'autres cavaliers, qui, tout prêts à s'élaner à leur tour, en attendaient l'ordre.

Le cavalier fut de là transporté à une ambulance de première ligne, où le docteur assura que si ce blessé avait séjourné quelques heures sur le sol, sans soins, il serait inévitablement mort.

Au pays de la kultur

Un journal suisse raconte que, dans un café de Berlin, un bourgeois lisant la *Gazette*, commenta une dépêche de l'Agence Wolff annonçant le passage de l'Yser par les troupes allemandes.

Un étudiant, qui entend cette lecture, s'écria soudain : — Isère, chef-lieu Grenoble ; nous sommes à Marseille dans deux jours...

Et l'on nous reproche toujours de ne pas savoir la géographie !

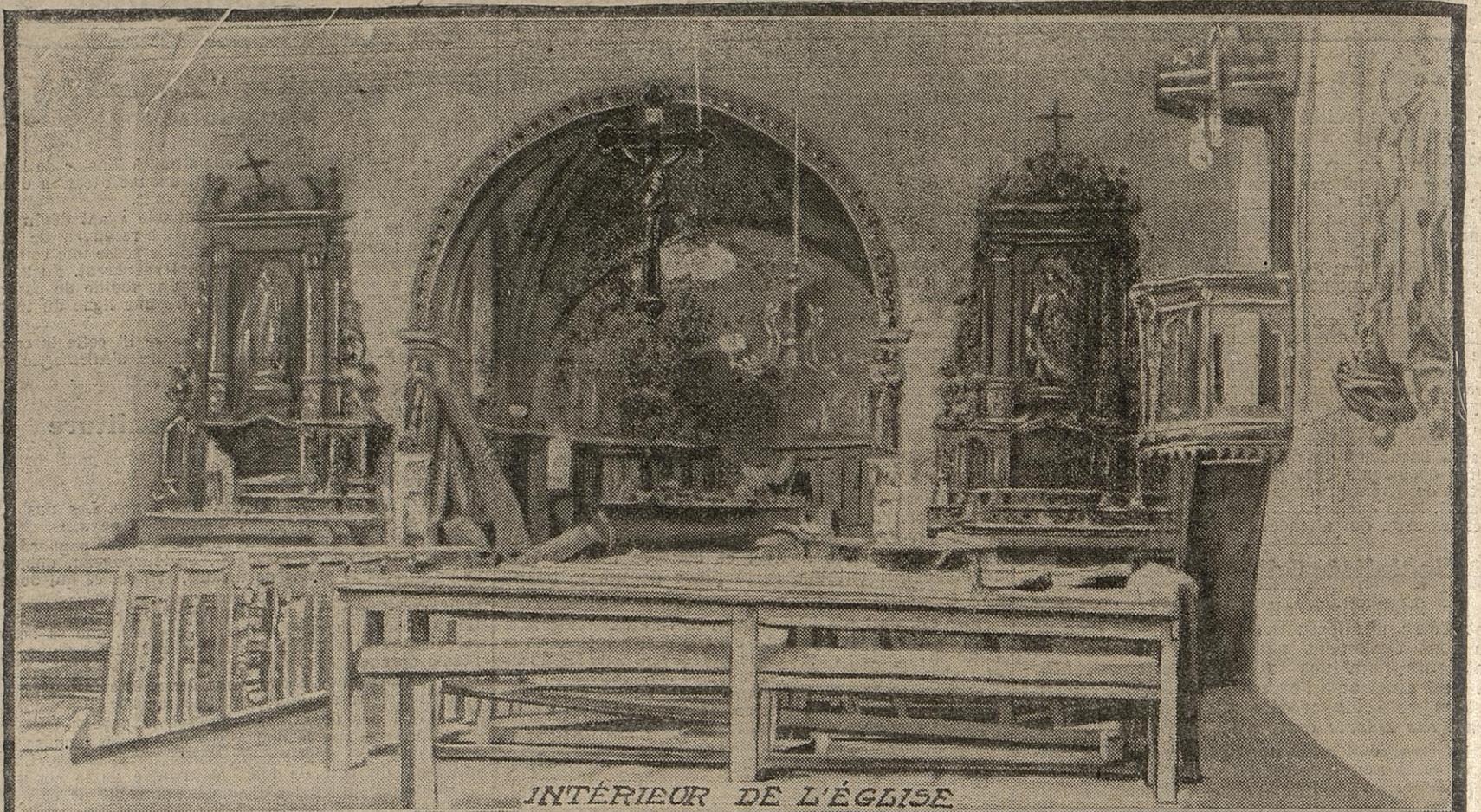
Ils croyaient avoir pris Paris

Extrait d'une lettre datée d'une ville du Nord de la France :

On a arrêté deux officiers allemands et on les a conduits à la mairie comme prisonniers. Là, le commandant a demandé devant eux par téléphone au quartier général où l'on devait conduire les prisonniers. Sur la réponse qu'il fallait les évacuer sur Paris, les deux officiers ont sursauté, criant : « Mais Paris est aux Allemands ! » Le commandant, flegmatique, de leur dire : « Allez à Paris, et vous verrez si les Allemands y sont. » Là-dessus, les officiers ont avoué qu'ils croyaient sincèrement que Paris était pris.

Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal et tous les envois d'argent à l'administrateur d'« Excelsior », 88, Champs-

APRÈS LE PASSAGE DES ALLEMANDS



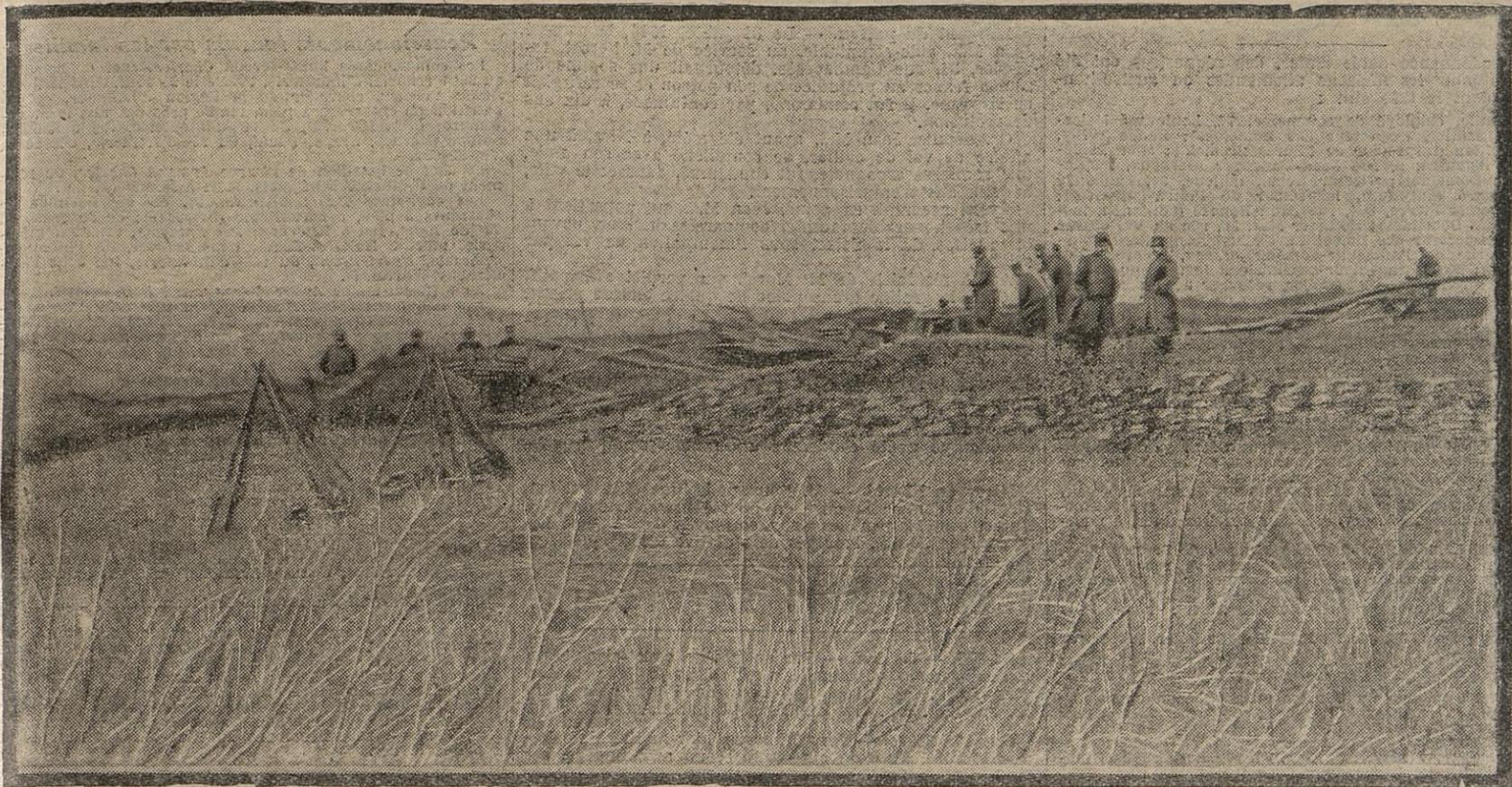
INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE



NOS SOLDATS RÉPARENT UNE MAISON

Après avoir été occupé puis bombardé par les Allemands, le village de Sainte-Geneviève, dans l'Est, est aujourd'hui en notre possession. L'église, qui n'a pas été respectée par les Teutons, est en partie détruite, de même que la plupart des maisons, que nos soldats réparent.

La construction d'une tranchée de 1^{re} ligne



En vue des avant-postes allemands, nos fantassins, méprisant le danger, creusent les tranchées qui doivent leur servir d'abris. Ces retranchements de première ligne s'étendent sur 500 mètres environ et découvrent ce vaste champ au-dessus duquel tant de balles ont sifflé depuis plusieurs jours.

Trois fils du Kaiser et leurs femmes



Tous les fils du kaiser sont actuellement sur le front. Le kronprinz est chef d'armée, ses frères commandent des unités moins importantes. Quelques jours avant la déclaration de guerre, trois des enfants de l'empereur Guillaume se firent photographier en compagnie des princesses impériales. Les voici. De gauche à droite : prince Auguste Wilhelm, princesse Eitel Friedrich, le kronprinz, la kronprinzessin, le prince Eitel Friedrich, princesse Auguste Wilhelm.

La chasse aux maisons allemandes

Par ordonnance datée d'hier, des séquestres ont été désignés pour les maisons allemandes ou austro-hongroises dont la liste suit :

Bur Emile, employé de commerce, 77, boulevard Malesherbes (Lazimier, inspecteur des Domaines); Budde Willy, 9, rue Milton (inspecteur de l'Enregistrement); Mme Estherazy de Galantha, 2, rue Léon-Vaudoyer (Darboux, inspecteur des Domaines); Glasser Henri, tailleur, 30, Faubourg Saint-Honoré (Legendre, inspecteur de l'Enregistrement); Heppenhimer Pierre, 364, rue Saint-Honoré (Collignon, inspecteur des Domaines); Hoffauer Max, 51, rue du Val d'Osne (Dauty, inspecteur des Domaines, à Charenton); Kara, fourreur, 7, rue de l'ancienne-Comédie (Tardy, receveur des Domaines); Koch, ingénieur-mécanicien, 113, avenue d'Argenteuil, à Asnières (Feyssendier, receveur des Domaines, à Asnières); Keziseck, fourreur, 20, rue de Grammont (Coste, inspecteur de l'Enregistrement); Krack Siegfried, fourreur, 12, passage Pecquay (Léon, inspecteur de l'Enregistrement); Kriz Felix, directeur d'hôtel, 3, rue de la Michodière (Darboux, inspecteur des Domaines); de Raszangi, Hugo et Alador, 6, rue de Miromesnil (Boutheney, inspecteur des Domaines); de Mumm, dit Schwartzstein, 7, avenue Emile-Deschanel (Darnel, inspecteur de l'Enregistrement); Pollack, 5, rue La Bruyère (Nicolle, inspecteur de l'Enregistrement); Schon, 140, boulevard Richard-Lenoir (Rigon, inspecteur de l'Enregistrement); Stoefel, 39, rue Beauregard (Le Poidevin, inspecteur de l'Enregistrement); Stumm, 70, rue Amelot (Tardy, receveur des Domaines); Weeck, Albert, représentant en bijouterie, 14, rue Taibout (Donat, inspecteur de l'Enregistrement); Wellmann Léopold, 13, rue Victor-Hugo, à Colombes (Vernet, receveur des Domaines, à Courbevoie).

Wollheim Edmond, antiquaire, 8 bis, avenue Perrier (Eloy, inspecteur des Domaines); Wrang Hugo, 5, rue Clément-Marot (Gaud, inspecteur de l'Enregistrement); Wummer, fabricant de la « Céruite », 91, boulevard Voltaire (Varenne, inspecteur de l'Enregistrement); Zanon Albert, 4, rue de la Vallée, à Arcueil-Cachan (Auchatrain, inspecteur de l'Enregistrement); Zarn, 38, rue de Richelieu (Lazimier, inspecteur des Domaines).

D'autre part, M. le président Monier a ordonné mainlevée de séquestres pour les maisons suivantes :

Hirschfeld, 13, rue du Conservatoire (tchèque engagé au 2^e étranger); Jarawowski, 4, rue Compain (polonais engagé au 1^{er} étranger); Mme Tacocinet, 93, Faubourg Saint-Honoré (française par son mariage); Goldstein, 31, rue Condorcet et rue de Maubeuge (russe); Sprung, 20, rue Rochechouart (polonais); Sedlacek, 8, rue Saint-Roch (tchèque).

P. S. — On nous prie de rectifier que c'est la maison Hartel Hermann, fourrures, 20, rue Hérolé, qui a été mise sous séquestre, et non pas la maison Hartel-Oscar, boulevard Haussmann, 61.

A une lectrice du quinzième. — Nous venons de nous renseigner au sujet de ce qui vous choquait. Des déclarations du fabricant, qui est un excellent français, il résulte que ce n'est nullement le produit lui-même qui était importé d'Allemagne, mais seulement la capsule métallique qui fermait l'étui. Il va sans dire que cette fourniture avait été faite longtemps avant la guerre. S'il s'était agi du produit lui-même, d'après la législation douanière française, ce n'était pas sur la capsule, mais sur les comprimés eux-mêmes que l'origine aurait été marquée.

Les secours aux prisonniers de guerre français nécessitent

Grâce à la bienveillante intervention du gouvernement espagnol et de S. Exc. l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, la Croix-Rouge française a réussi à organiser immédiatement une distribution de secours en nature aux prisonniers de guerre français nécessitent, en attendant des mesures complémentaires actuellement à l'étude.

Elle adresse un pressant appel à toutes les personnes charitables pour l'aider à réaliser cette œuvre humanitaire.

Toute personne désireuse de répondre à cet appel voudra bien se conformer exactement aux instructions suivantes :

Les objets seront emballés soigneusement dans un papier et sous une toile cousue. Ils seront expédiés comme colis postal, franco de port et de douane. Poids brut maximum : 5 kilos.

Les colis seront, au choix du donateur, composés uniformément suivant l'une ou l'autre des catégories suivantes :

I. — Sous-vêtements : chandail, chaussettes pantalons, chemises, caleçon, mouchoirs, cache-nez, savon, brosse à dents, peigne, épingles, fil, aiguilles, boutons, petits carrés de drap pour réparation de vêtements, gants.

II. — En plus des objets ci-dessus : couverture, bottines ou galoches.

Les colis porteront l'adresse ci-dessous écrite très lisiblement :

« Envoi aux prisonniers de guerre français.

« 1^{re} catégorie (ou II)

A S. Exc. l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, aux soins du Comité international de la Croix-Rouge, par l'Agence Natural Le Coultre et C^o.

« Genève Cornavin Transit (Suisse). »

A cet effet, la Croix-Rouge va ouvrir de nouveaux bureaux : 63, avenue des Champs-Élysées.

Les correspondances pour les prisonniers de guerre

L'Office postal suisse vient de faire connaître que l'administration des postes allemandes n'admet pas les lettres fermées adressées aux prisonniers de guerre français en Allemagne. Les correspondances en question doivent être transmises sous enveloppes ouvertes et ne pas dépasser le poids de 20 grammes.

En conséquence, les correspondances pour les prisonniers de guerre en Allemagne et les demandes de renseignements les concernant qui seraient expédiées à l'avenir sous enveloppe close, ainsi que celles de ces correspondances qui excéderaient le poids de 20 grammes, seront renvoyées aux expéditeurs, ou versées en rebuts si l'adresse de ces derniers n'est pas indiquée.

L'administration des postes a été avisée d'autre part que les lettres et objets recommandés adressés aux prisonniers de guerre ne sont pas admis en Allemagne. Les envois de cette nature expédiés antérieurement ont été renvoyés au service français et seront restitués aux expéditeurs par les bureaux d'origine.

TRIBUNNAUX

L'argent du patron. — Le 31 juillet 1914, le nommé Jean M..., aide-comptable, au service de M. Forest, tapissier, 31, rue Cambacérés, détournait une somme de 24.500 francs au préjudice de son patron et se réfugiait en Espagne. Il fut condamné, par contumace, à dix ans de réclusion.

Or, depuis, Jean M..., ayant été négligé, à Nice, à une affaire de vol de collier, de complicité avec son amie, une comtesse espagnole, fut condamné, dans cette ville, à deux ans d'emprisonnement.

Ayant accompli sa peine, Jean M..., qui appartient à une très honorable famille, comparait hier, devant les assises de la Seine, sous l'inculpation de vol par salaire.

Après plaidoirie de M^e Morel, sur verdict affirmatif, la Cour le gratifie d'une peine de quatre ans de prison.

Le meurtre de l'Algérien. — Devant la dixième chambre correctionnelle, présidée par M. Chesney, comparait hier, l'Algérien Roudane Belaid Ben Mohamed, âgé de vingt-deux ans, qui, le 29 novembre dernier, rue Pinel, au cours d'une discussion, frappa de trois coups de couteau au bras son compatriote Raken, chauffeur d'automobile.

L'inculpé a été condamné à un mois d'emprisonnement.

Mises en liberté. — M. Bourguet, juge d'instruction, vient d'ordonner la mise en liberté provisoire de MM. Dutertre et Maurin, les deux employés de l'Agence géologique Coutat, inculpés de tentative d'escroquerie.

Nouvelles Diverses

PARIS. — Le feu. — Par suite d'un court-circuit, un commencement d'incendie s'est déclaré, hier matin, vers 10 h. 30, dans les caves de l'immeuble situé 48, rue Cambon. Les dégâts sont purement matériels.

Terrible chute. — Vers 6 heures, hier matin, Mme Denise Fleuret, âgée de cinquante et un ans, lingère, est tombée de la fenêtre de son logement, situé au sixième étage, 343, rue Saint-Martin. La malheureuse a été transportée dans un état désespéré à l'hôpital Saint-Louis.

Explosion. — La chaudière d'un calorifère a fait explosion, hier matin, à 7 heures, dans les sous-sols des magasins du Printemps, 112, rue de Provence. Deux ouvriers chauffeurs, assez grièvement brûlés aux mains et aux jambes, ont été transportés à l'hôpital de la Charité.

Accident mortel. — Vers 6 heures, hier soir, quai d'Austerlitz, en face du numéro 50, une automobile est entrée en collision avec un camion.

M. Raoul Maison, demeurant 28, rue du Pont-Louis-Philippe, qui se trouvait assis auprès du chauffeur, a été atteint à la poitrine par un brancard et a succombé à l'hôpital de la Pitié, où on l'avait transporté.

DEPARTEMENTS. — Un incendie fait sept victimes.

— LOUVE. — Un violent incendie s'est déclaré à Louve, dans la nuit du 15 au 16 décembre. Ce sinistre a fait sept victimes : trois femmes âgées respectivement de 72 ans, 37 ans et 35 ans, et quatre enfants, 13 ans, 12 ans, 11 ans et 4 ans.

Seul, un vieillard de 75 ans a pu être sauvé. Quatre corps ont été retrouvés, trois sont encore sous les débris. Les travaux de déblaiement sont poussés avec activité. (Havas.)

Le Carnet de la Solidarité

La participation des parlementaires

M. René Viviani, président du Conseil, a eu ce matin une entrevue avec MM. André Hesse, Abrami et Gaston Treignier, députés, et les a entretenus du projet de résolution dont ils étaient les auteurs, ayant pour but de frapper d'une retenue l'indemnité parlementaire au profit des départements envahis.

En rendant un plein hommage à la générosité de leur initiative, le président du Conseil leur a demandé de vouloir bien substituer à leur projet, qui exige un vote, peut-être un débat, dont l'inconvénient, dans les circonstances actuelles, apparaît à tous, l'idée d'une souscription volontaire et anonyme.

MM. André Hesse, Abrami et Gaston Treignier, pour éviter toute discussion et pour satisfaisante aux raisons qui leur étaient exposées, ont spontanément accédé à cette procédure. Dès aujourd'hui, ils s'entendent avec la questure de la Chambre des députés pour l'organisation de cette souscription.

Le « Petit Noël du soldat »

Nous avons reçu 3 francs de M. Bourgoignon, rue Descartes, Paris; 1 fr. 25 de M. Moriton, rue Parmentier, Paris; 20 francs de Roby et Arlette; 5 francs d'une lectrice qui n'oublie pas ses soldats; 31 francs des ouvriers civils du génie auxiliaire et des habitants de la commune de Roissy-en-France.

Les étrennes du soldat

L'Union des Femmes de France a fait préparer dans ses ateliers, où elle occupe depuis le début de la guerre 800 ouvrières, un nouveau paquetage composé de : une chemise et un caleçon de flanelle de coton, un gilet de flanelle, une ceinture de flanelle, une paire de chaussettes de laine tricotées, un gilet-plastron en beau molleton de laine, un cache-nez ou un passe-montagne, deux mouchoirs, un paquet de cigarettes, un savon; le tout enveloppé dans une serviette de toilette. Ces paquetages sont uniquement destinés aux soldats du front qui sont dans les tranchées et ne seront pas distribués à Paris, ni dans les dépôts.

Morts au champ d'honneur

Renseignements fournis par les familles

Les commandants Louis-Joseph Chartes, chef de bataillon au 26^e territorial d'infanterie, tombé le 25 août, dans le Nord; Emile Verdier, chevalier de la Légion d'honneur, du 57^e bataillon de chasseurs à pied, tombé près d'Arras, le 27 novembre; Léon Lauzerte, du 14^e d'infanterie, tué à Somme-Suippe (Marne); Ernest David, du 25^e d'artillerie, décédé au Val-de-Grâce.

Le chef de bataillon de réserve Armand Chastes, du régiment de tirailleurs sénégalais, mort à Roucy (Aisne).

Les capitaines Henri Chammonot, du 60^e bataillon de chasseurs à pied, à Steenstrase (Belgique); de Ribear, du 73^e de ligne, tué à Esternay; Pol François, du 94^e d'infanterie, mort à Malo-les-Bains; Champmartin, de l'infanterie coloniale; Henri Bastit, du 144^e d'infanterie, tué à de Faxo-Fonteny (Lorraine).

Le médecin-major André Vévany, tué à Bidartoff.

Les lieutenants Etienne Amairie, du 322^e d'infanterie, décédé à Ingolstadt (Bavière); Th. Deschamps, tué à Gomery (Belgique); Pierre de Bricourt, du 13^e d'infanterie, tué à Apremont; Emile Noivot, du 256^e de ligne, tué à Cunchy (Pas-de-Calais); André Meyer, du 21^e bataillon de chasseurs, tué à la Chipotte, le 30 août; Benaben, du 334^e d'infanterie, tué dans les Vosges; Georges Delacroix, du 36^e d'infanterie coloniale, tué à Gerbeville; Christian Lembezat, du 1^{er} tirailleurs algériens, mort à Bordeaux.

Les sous-lieutenants Louis Perdoux, du 113^e, tué en Argentine; Marc Chabrier, tué en Belgique; Hamel Verger, du 19^e d'infanterie, tué à Gulches; André Ruplinger, du 92^e d'infanterie, tué à Sarrebourg.

Des adjutants George Tremblay, du 25^e d'infanterie, tué à Arras; Albert Pellevant, de l'infanterie, décédé à Beaune. Les sergents Maurice de Bousignac, tué à Mouchy; Alfred Gaide, du 97^e de ligne, tué en Alsace; Georges Dunan-Rénon, du 96^e d'infanterie, tué à Fricourt (Somme); Ernest Senn, décédé à Charleroi; Gustave Erichsen, du 37^e régiment d'infanterie.

Charles-Constant Auguet, tué le 11 novembre, à Zillebeke, près d'Ypres.

Les abbés Bernard Cord'homme, du 2^e d'infanterie, tué dans le Pas-de-Calais; Paul Gérard, sergent au 279^e de ligne, mort à Nancy; Paul Vallière, Watenghem, Obaton et Vesquerre, du diocèse d'Arras; Joseph Pouységur, du 49^e d'infanterie, tué à Hurtebise (Aisne); Antoine Grangette; André Martin, adjudant au 113^e de ligne; Gaston Mauger, du même régiment; Emile Curvelier, du 142^e de ligne, tué en Belgique; J.-C. Coutard, sous-lieutenant au 238^e d'infanterie, décédé à Laigle (Orne).

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. A. I. la grande-duchesse Georges de Russie est à Londres.

— S. A. R. la duchesse d'Asolo, accompagnée de son mari et de la comtesse Ricco de Castelvecchio, a quitté Naples pour se rendre au château de Randan, auprès de sa mère, Mme la comtesse de Paris.

INFORMATIONS

— M. Robert Bacon, ancien ambassadeur des États-Unis, a quitté Paris pour quelques jours se rendant à Londres.

— Le Marquis du Pas-Marsolès de Badens, chef de bataillon au 99^e, blessé grièvement le 25 septembre, a été promu officier de la Légion d'honneur.

On annonce que M. Emile Hayem, porté comme disparu, serait blessé et prisonnier.

MARIAGES

— En l'église Saint-Augustin a été béni, mardi, dans la plus stricte intimité, le mariage de Mme Michelle avec M. Pierre Froudaie. Les témoins de la mariée étaient MM. Henri Douat et le docteur Pierre Boucart; ceux du marié : MM. René Baschet, directeur de l'Illustration, et Marcel Ballot.

De Mme Emile Pajot, née Malapert du Peux, belle-mère de notre confrère M. Georges Havard, directeur du Télégramme des Provinces de l'Ouest, décédé à Nantes.

De M. Gustave Grizard, décédé à Paray-le-Monial le 9 décembre; Du professeur Giovanni Scambati, décédé à Rome; De M. Prévrand de Vaumas, décédé à l'âge de soixante-douze ans.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

— Du docteur Raoul Dupuy, ancien interne de l'hôpital Saint-Lazare, lauréat de l'Académie des Sciences, fils du général Dupuy;

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants.

Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants, et toutes personnes débiles et délicates.

VIAL Frères, Pharmaciens, LYON

Echos de Belgique

La Belgique en France

Au large de la Loire.

Sur la route blanche, au bord de la Loire, l'auto glisse. C'est le matin, et même en ce vilain décembre la lumière ici est douce et jolie. Ce pays, selon le mot d'un de nos poètes du Nord, est en état de grâce. Comment la pitié n'y fleurirait-elle pas ?

Hier, à Angers, centre des comités franco-belges de la région, j'ai entendu d'admirables choses. Deux organismes importants s'y disputent l'honneur d'y secourir nos réfugiés. Le *Syndicat d'initiative de l'Anjou* et l'œuvre que préside M. Siraudeau et dont le secrétaire est un de nos anciens consuls, M. Van Rompaey, rivalisent de charité et de zèle. Ils ont placé dans les villages de la vallée les pauvres fugitifs, leur ont procuré des vêtements, du travail et le réconfort moral dont ils ont besoin; ce dernier point cependant n'est pas sans quelque difficulté : presque tous les Belges recueillis sur les rives de la Loire sont des Flamands.

Les Flamands dans l'Anjou.

En voici déjà. Autour de la voiture arrêtée, des mots gutturaux s'échangent, je reconnais la chère langue de Flandre. *Goeden dag paffrouw!* dis-je à une jeune fille. Aussitôt je suis reconnu à mon tour. Je suis un frère, j'arrive de là-bas ! Il me faut parler du pays... Hier, m'arrêtant dans un hameau, j'ai rencontré des mineurs du borinage : en me serrant les mains, en écoutant les nouvelles apportées, ils se sont mis à pleurer. Aujourd'hui, ces Flamands, au contraire, s'épanouissent dans un sourire. Je saisis sur le vif la différence de sensibilité des deux races : ceux-là émotifs et vite attendris, ceux-ci toujours prêts à savourer la joie de vivre... Au hasard, j'entre dans les maisons, je m'assieds au foyer où la famille belge recueillie et l'accueillante famille française, se confondent. Pour un instant, je leur sers de truchement; ces braves gens, en temps ordinaire, ne se comprennent pas, leurs langages sont impénétrables. Mais l'amitié fait des miracles, et, à peine furent-ils l'un chez l'autre, ces paysans devinrent amis. L'harmonie du paysage, la bonté simple du bienfaiteur, la reconnaissance de l'exilé ont accordé délicatement les âmes : « On ne comprend pas, me dit l'hôte, mais l'on se comprend tout de même !... »

Les pupilles de l'Etat belge.

A quinze kilomètres de Saumur, je m'arrête à Fontevault. Dans l'antique abbaye où dorment sous leurs tombeaux sublimes Richard Cœur de Lion, Henri Plantagenet et la veuve de Jean sans Terre, je sais que s'est réfugiée l'école de bienfaisance d'Ypres. Dans cette école sont élevés les adolescents condamnés par le tribunal paternel du juge des enfants. Ils y apprennent un métier sans oublier le métier d'honnête homme. Presque tous le deviennent et sortent régénérés de cette pension forcée. Quand le bombardement dévasta Ypres et atteignit les bâtiments de l'école, le directeur vit tout de suite son devoir. Les communications avec le gouvernement étaient coupées; il prit sur lui de partir. Il rassembla ses élèves, leur demanda leur bonne volonté. Ils la promirent. Un long voyage amena jusqu'ici, au grand complet, les trois cents enfants, les professeurs et gardiens de l'école avec leurs familles. Le gouvernement français leur ouvrit les portes de Fontevault. Dans la cour, qu'entoure un beau cloître et où l'on veut bien m'introduire, je vois, rangés, les pupilles de l'Etat; un professeur les a formés en chorale et ils prennent une leçon de chant. Rien que des airs patriotiques, comme il est juste; et il semble que leurs visages s'épanouissent en les chantant. Ils ont des figures franches et rondes d'écoliers qui grandissent disciplinés et en plein air. Et la femme d'un gardien qui passe dit tout haut ce qu'elle en pense : « La guerre leur fait du bien, monsieur, ils ne songent qu'à une chose, devenir dignes d'être soldats ! »

Le magasin de Tours.

Une longue file de monde devant le *Café du Palais*. Au bout d'un couloir, une porte s'ouvre : les réfugiés belges y entrent sans trop se pousser; ils savent qu'ils seront tous servis. Je pénètre avec eux dans une grande salle carrée où huit ou dix tables s'allongent, et ils s'arrêtent devant elles, chacun attendant son tour. Ce ne sont point seulement des ouvriers : parmi eux, des bourgeois se pressent et l'on me montre une dame qui, avant la guerre, était presque millionnaire. Mélange de toutes les ruines et de toutes les victimes ! L'incendie de l'usine et la destruction du faubourg ont ramené toutes ces vies au même niveau de misère. On va tâcher ici, discrètement, d'habiller, selon leur ancien rang, ceux qui portent encore les vêtements de leur dernier état de splendeur. Car nous sommes dans un magasin de confections. Voici le rayon des blouses, celui des jupes, celui des costumes d'hommes, celui du linge et des bottines, celui des chapeaux. Les dames

de la ville font tout ce qu'elles peuvent et, tous les jours, elles recommencent, car les réserves de leur bonté sont inépuisables. Certaines sont devenues modistes, et ces chapeaux rangés sont leur œuvre. Un atelier de couture et de réparations fonctionne au bout de la salle, et l'atelier ne chôme pas plus que la boutique : tous les jours, travail et distribution. C'est M. Haudos, député de la Marne, qui a fondé cette permanence franco-belge; ce sont deux industriels du Hainaut, MM. Escoyer, qui président le sous-comité belge. Il faut inscrire leurs noms au livre d'or de la charité. Il faut y inscrire aussi... Mais *Excelsior* est trop petit; je devrais nommer toutes les dames de Tours.

Le séminaire de Blois.

J'accompagne un petit séminariste. Vidé par la guerre, le séminaire de Blois est devenu la maison des Belges. Tous ceux qu'on avait dirigés sur le département et qui n'ont pas encore trouvé de gîte ou d'emploi ont été hébergés ici. Et je serais à leur place que je ne voudrais point changer. Les dortoirs sont grands, blancs et gais. Dans l'infirmerie, les cornettes claires des bonnes sœurs battent des ailes. Dans la salle d'école, spécialement aménagée, on apprend le français aux petits Flamands. Le réfectoire est plein d'une tiède odeur de cuisine. Le repas est prêt, les réfugiés s'attablent en famille; au mur, ils peuvent lire la belle inscription évangélique... et belge : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! »

On me montre aussi la salle de récréation. Elle est vaste et claire. Elle retentit encore, me dit-on, de grandes paroles. Il y a peu de jours, les hôtes de la maison s'y sont réunis car ils devaient recevoir une visite. Le vice-président du Conseil de Belgique venait les voir. L'un d'eux lut une adresse pleine de beaux mots de douleur fière et d'espoir vivant; le ministre répondit par des accents qui firent pleurer. Il évoqua la Patrie, il réclama pour elle l'amour actif et fidèle de ses enfants, il exalta les belles vertus qui — rayon sublime de tant d'horreur — naissent de la guerre, il remercia la France unie dans la bataille comme dans la pitié. Le préfet et l'évêque étaient là, les prêtres et les laïques, sur ce terrain sacré, unissaient leurs vœux. Un grand cri de : « Vive la Belgique ! » fut suivi d'un cri vibrant de : « Vive la France ! » Les inscriptions des murs répètent ces cris, et la belle salle, quand nous ouvrons la porte pour sortir, semble frémir tout entière dans le frisson dont le vent du dehors agite soudain nos chapeaux.

Miles.

Ça et là

Les réfugiés de l'intérieur.

Tous ceux qui avaient fui l'Allemand n'ont pu passer la frontière. A certains endroits l'ennemi est arrivé si vite que les pauvres gens, fatigués déjà de tant de fuites de village en village, n'ont pas eu le temps d'aller plus loin. C'est le cas de cinq à six mille habitants de Termonde qui étaient hébergés à Gand depuis un mois quand l'ennemi occupa cette dernière ville et qui n'eurent ni les moyens ni le courage de fuir encore. On se rappelle, aux premiers jours d'octobre, cette foule de pauvres gens qui, logés au Palais des Fêtes, encombraient pendant tout le jour les trottoirs et les squares. La ville les avait nourris et entretenus, mais les réquisitions allemandes exorbitantes et tous les jours répétées ne lui permirent plus de continuer sa charité après l'occupation. On renvoya donc les malheureux Termondois dans leur ville, et comme il n'y reste que des pans de murs calcinés et des caves, c'est dans celles-ci que vivent pendant ce dur hiver ces réfugiés ramenés malgré eux sur leur propre sol. On les voit tous les jours aller à la distribution des vivres qu'on a réussi à organiser parmi eux. Les plus à plaindre sont les anciens industriels, dont les usines ont été détruites, l'argent volé, les meubles brûlés et qui, réduits à la plus extrême misère, n'osent pas avouer, dans ces lieux qui virent leur prospérité, leur faim et leur froid. Des personnes charitables, depuis quelque temps, s'occupent d'eux.

Dans le Hainaut.

Un habitant du Hainaut, récemment arrivé en France après de nombreuses et tragiques péripéties, donne sur sa province les détails suivants : Dans le Tournaisis on voit fort peu d'Allemands. Le plus fort détachement qu'il ait rencontré — à Flobecq — était de trente hommes. Ils sont tous aux environs de Lille, à la ligne de feu. On vit tranquille — provisoirement — et résigné. Mons est calme, comme Ath et comme Leuze. Les charbonnages travaillent en général trois jours par semaine, mais presque tout le charbon extrait — si nécessaire à la consommation du pays — est aussitôt réquisitionné par les Allemands. La question du ravitaillement, à certains jours si inquiétante, le paraît moins à présent. La poste allemande fonctionne entre Bruxelles et Mons.

A Bruxelles.

Des lecteurs nous demandent ce qu'il est advenu des titres mis en reports dans les banques bruxelloises et des coffres-forts loués dans ces banques par des particuliers. Nous pouvons les rassurer à ce sujet. Leurs titres et leurs coffres-forts sont saufs.

La Belgique à Londres

Londres, 10 décembre 1914.

La première des conférences du « Comité de secours pour les Alliés blessés » a été donnée dans la salle de la Royal Society of Arts, sous la présidence de Mr R. C. Hawkin, et en présence de M. et Mme Cartier de Marchienne, MM. Arthur Henderson et H. G. Chancellor, tous deux membres du Parlement anglais; M. Pierre Craux (de la Croix Rouge belge), du secrétaire La Fontaine, etc. Le clou de cette première séance était un discours d'Emile Vandervelde sur l'avenir de la Belgique.

L'avenir de la Belgique ! Quel mot admirable à prononcer en face de tous ces Belges ! L'avenir du pays envahi, piétiné, mutilé, mais vivace, tenace, résolu et plus confiant que jamais dans la grandeur et la paix de ses destinées futures. Emile Vandervelde l'exprimait, cette confiance, avec la puissante ardeur caractéristique de son éloquence : « L'invasion allemande a causé d'irréparables ruines matérielles, mais au point de vue moral la Belgique, plus énergique, plus vivante, plus unie qu'à aucune période de son histoire, s'est régénérée de toute la vigueur de son réveil patriotique ! »

Où, tous les assistants croyaient à cet avenir belge, avec une foi sans défaillance. Pourtant, parmi les auditeurs, celui-ci, à Gand, a entendu l'officier chargé de la « Commandantur » et auquel il demandait son passeport, lui répondre : « Un passeport, pourquoi faire ? Vous êtes en sûreté ici, vous êtes en Allemagne. Vous pouvez circuler librement en Allemagne. » Celui-là a vu les petits enfants de Roulers avec les mains coupées, cet autre a entendu des soldats allemands chanter en arrivant à Anvers et dire (dupés par leurs officiers) : « Enfin, nous voici à Calais ! » Cet autre encore a appris la mort d'un de ses amis, fusillé par les Allemands, le lendemain du jour où leur réserve de pétrole fut bombardée par la flotte alliée; le malheureux avait sur lui un journal interdit, il n'en fallut pas davantage pour le faire passer par les armes. Tous avaient laissé en Belgique, qui une usine, qui une maison, qui un atelier, dévastés, pillés, anéantis par les hordes conquérantes. Et ils le voyaient, ils le sentaient. Non, la Belgique n'est pas encore conquise. Vandervelde, le pacifiste, l'affirmait : « Nous lutterons jusqu'à la fin ! » Etranges paroles dans la bouche d'un pacifiste, n'est-ce pas ? Le sénateur La Fontaine (représentant belge de la fondation Carnegie pour la paix), qui écoutait l'éminent leader l'autre jour, a prononcé devant moi une phrase plus violente encore : « Les Belges finiront par manger de l'Allemand ! »

Les Belges de Londres ont éprouvé ce soir-là de fortes et de bonnes émotions, ils entendaient en français exprimer la certitude du grand espoir qui leur tient au cœur, le retour dans leur patrie délivrée. Et, songez à l'excellente nouvelle que venait de leur transmettre un réfugié de marque : les officiers allemands, déjà le 10 octobre, jour de son départ pour l'étranger, se montraient pessimistes quant à l'issue de leur occupation en Belgique ! Quel est leur état d'âme aujourd'hui...

Les Belges ont besoin de parler français, ils ont besoin de se réunir et de causer entre eux. Ils sont un peu éparpillés aux quatre coins de Londres et les distances sont grandes; l'hiver anglais est brumeux et lourd, les déplacements sont coûteux, la nuit vient vite, et Londres, toujours actif, continue son mouvement habituel au milieu d'une obscurité assez inquiétante pour les piétons. Alors on se donne rendez-vous chez Monico, à la brasserie de Piccadilly-Circus, ou bien au Lyon's tea de Leicester-Square, quartier français, sur quoi règnent le souvenir et l'effigie de Shakespeare, dans un jardin autour duquel tournent les réfugiés en bavardant.

La vie belge de Londres se résume en partie là dans ce centre remuant, populeux et un peu dédaigné par les Anglais. Il y a des boutiques avec des étalages, des marchandes de fleurs en plein vent, des crieurs de journaux, des camelots, des encombrements de voitures, des jeunes gens et des jeunes filles qui flânent ou courent à leurs occupations; il y a aussi de la boue, des coups de vent et des coups de coude. Cette cohue dans un petit espace rappelle aux Belges et aux Français leurs boulevards, et à chaque instant on entend dire : « Hé ! bonjour, comment allez-vous ? » au lieu de : « How do you do ? » Ah ! comme cette banale phrase de rencontre entendue, articulée en français, peut faire de bien aux oreilles belges !

Parier français, entendre parler français, tel est le grand désir des Belges à Londres, et parmi les liens qui se sont resserrés entre les Belges et nous autres Français, nous pourrions compter l'attachement à la langue de Maeterlink, de Verhaeren et de celui que les Anglais nomment amicalement dans une chanson de soldats *The old good Joffre!*

Thérèse Pierre-Berton.

Un croquis exécuté pendant l'action



Сражение под Сувалками (центры)
 24 сентября 11 часов утра
 С восточной стороны

EXCELSIOR

Jeudi 17 décembre 1914

Croquis exécuté par un officier russe, le capitaine P..., pendant un combat livré entre Suwalki et la frontière de la Prusse orientale le 24 novembre dernier. On sait que nos alliés sortirent vainqueurs de cette rencontre, repoussant chez eux les Allemands.

LES SPORTS

Comités d'Éducation physique

Région de Paris

Les cours d'aujourd'hui. — *Matin*. — De 9 h. à 12 h.: Salle Charlemont, 24, rue des Martyrs, Paris (9^e). — Canne, boxe, culture physique. — De 10 h. à midi: Institut Boileux, 11, rue de Maite, Paris (11^e). — Culture physique et gymnastique respiratoire (pour 20 élèves seulement). — De 10 h. à 16 h.: Terrain de la Boule, près de la porte des Chantiers, à Versailles. — Culture physique, saut, lancer, grimper, etc. On peut déjeuner moyennant 1 fr. envoyé à l'Auto la veille avant 4 heures. — De 10 h. 1/2 à 11 h. 1/2: Gymnase Fournard, 15, avenue du Parc, à Sceaux. — Culture physique.

Après-midi. — De 2 h. à 4 heures: Institut Boileux, 11, rue de Maite, Paris (11^e). — Culture physique et gymnastique respiratoire (pour 40 élèves seulement). — De 2 h. à 5 h.: Cercle Hoche, 22, rue Daru, Paris (8^e). — Culture physique, escrime à la baïonnette, canne, boxe. (Seulement pour les classes de 1914 à 1918.) — De 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2: Gymnase municipal, 32, Grande-Rue, à Montrouge. — Culture physique. — De 2 h. 1/2 à 4 h.: Salle de culture physique, Züscher, 10, rue Thery, Paris (14^e). — Pour 20 élèves seulement.

FOOTBALL RUGBY

La Coupe scolaire (U.S.F.S.A.). — Voici les matches qui seront disputés aujourd'hui jeudi et compteront pour le classement de la coupe nationale scolaire de rugby :

Groupe I. — Hoche c. Breguet, à Gagny, arbitre M. Berson, du S.C. Versailles. — Janson c. Henri-IV, à Colombes, arbitre M. Houlet.

Groupe II. — Condorcet c. Commerciale, à Saint-Cloud, arbitre M. Bickart. — Louis-le-Grand c. Travaux publics, au haras des Hautes-Patures, terrain du Stade Français, au Pont de Bezons.

AUTOMOBILE

Le paiement des voitures. — La Chambre syndicale de l'Automobile et des Industries qui s'y rattachent, 161, avenue de Malakoff (Porte Maillot), tient à la disposition des intéressés tous les documents concernant le paiement des automobiles et motocyclettes réquisitionnées.

FOOTBALL ASSOCIATION

Chez les scolaires. — L'Association Sportive de l'École Turgot, malgré le départ de quelques-uns de ses meilleurs joueurs, a tenu à figurer parmi les clubs disputant la Coupe scolaire de l'U.S.F.S.A. Voici la composition de son équipe première : But, L. Besairie; arrières, R. Bogard, R. Roy; demis, A. Déprez, G. Allongue, L. Charpentier; avants, P. Mares, E. Linssen, R. Boyer, L. Maury, R. Menant.

Clubs et terrains. — Ci-dessous quelques renseignements sur des clubs pratiquant le football association, notamment sur ceux participant à la Coupe de la Commission de P. U. S. F. S. A. :

Jeunesse Sportive de Chateaufort (noir et jaune). Secrétaire : M. Lejeune, maison Joly, 29, rue de Saint-Germain, Chateaufort. Terrain : route du Pecq, Montesson, ferme du Quoniaud, Chateaufort, lieudit Lapin Sauté. Communication : Chemin de fer de l'Etat; descendre gare du Pecq.

Sporting Club de Choisy-le-Roi (mi-blanc, mi-bleu). Secrétaire : M. Couillard, 6, rue du Pont, Choisy-le-Roi. Terrain : rue Pompadour, Choisy-le-Roi. Communications : train Orléans, gare d'Orsay, Saint-Michel, Austerlitz, pour Choisy-le-Roi; tramways : Châtelet-Choisy-le-Roi.

Union Sportive Maisons-Laffitte (grenat, parements noirs). Terrain : avenue Boileau, parc de Maisons. Vestiaire : café Antoine, avenue Eglé, fin à gauche. Communications : Chemin de fer de l'Etat Saint-Lazare; tramways : Porte Maillot-Maisons-Laffitte. Secrétaire : M. Laniche, 11, rue Masson, Maisons-Laffitte.

Club Sportif des Gagnants de Paris. Secrétaire : M. Derigout, 18, rue Delambre, Rayé violet et blanc.

A.A.A. Elèves de l'École Colbert (mi-marine, mi-rouge). Terrain et vestiaire de l'U.A.D., 404, av. de Paris, Saint-Denis. Communications : tramways Saint-Denis-Opéra, Saint-Denis-gare du Nord, Gare de l'Est et Place de la République, Saint-Denis-Madeleine, Trinité-Enghien. Pour tous ces tramways, descendre à la porte de Paris, à Saint-Denis. Chemin de fer du Nord; train-tramway, descendre au Pont de la Révolte. Secrétaire : M. Hatterer, 86, avenue de Paris, Plaine-Saint-Denis.

Club Sportif Amical Garennois (col gris et parements bleus). Terrain : 13, boul. National, à la Garenne-Colombes. Vestiaire : maison Leboutellier, 23, boul. National, à la Garenne-Colombes. Communications : gare Saint-Lazare, descendre gare de la Garenne ou Courbevoie. Tramways : Porte Maillot-Maisons-Laffitte; descendre à la gare de la Garenne. Secrétaire : M. R. Colbault, 11, rue Gustave-Rey, à la Garenne.

Légion Saint-Michel (rouge cercle bleu). Secrétaire : M. Lefort, 72, rue du Cherche-Midi.

Club Français (rayé rose et noir verticalement). Terrain et vestiaire : haras de Suresnes, route de Ruell. Communications : train gare Saint-Lazare, descendre à Suresnes ou Val-d'Or. Tramways : porte Maillot, descendre porte Jaune ou Val-d'Or. Secrétaire : M. Maurice Aygou, 4, rue Jean-Leclerc.

A. S. Saint-Gratien (blanc). Terrain et vestiaire : maison Chastau, 64, route d'Épinay, à Saint-Gratien. Communications : train gare du Nord, descendre à Saint-Gratien. Secrétaire : M. A. Chastan, 16, rue du Pont-Neuf, Paris.

C. A. Société Générale (rayé ciel et blanc). Terrain et vestiaire à Billancourt, rue des Longs-Prés, et rue du Point-du-Jour. Communications : tramways Auteuil-Champ-de-Mars, Louvre-Versailles-Saint-Cloud; train de ceinture gare d'Auteuil ou Point-du-Jour. Secrétaire : M. Tremblay, 7, rue Jean-Pigeon, Charenton.

A. S. Française (mi-bleu, mi-rouge). Secrétaire : M. Glarner, 60, rue François-1^{er} (téléph. Passy 23-71).

Trois documents indispensables

Les photographies d'« Excelsior » constituent la documentation la plus complète sur l'histoire de la guerre.

Pour remplacer nos numéros épuisés de juillet et d'août, nous publions trois numéros complémentaires. Le PREMIER NUMERO contiendra de façon claire et précise les prodromes de la guerre. Ce sera le résumé du Livre Jaune. Les DEUX AUTRES résumeront clairement tous les événements du mois d'août.

Les trois numéros, auxquels on peut souscrire dès à présent, seront envoyés franco, dès les premiers jours de janvier, contre 0 fr. 40 par numéro.

Afin de permettre de conserver la suite de cette documentation unique, nous acceptons de faire remonter au 1^{er} septembre la date de départ des nouveaux abonnements de six mois ou d'un an qui nous seront adressés.

Tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre — y compris les numéros spéciaux de Toulouse et de la Toussaint — seront adressés dès réception de l'abonnement.

Dans les Théâtres

Chaque théâtre devra verser un minimum de 15 0/0 à une œuvre de bienfaisance.

A la Comédie-Française. — Aujourd'hui, à 1 h. 30, matinée : le Cid, intermèdes, la Marseillaise.

A l'Opéra-Comique. — Dimanche prochain, en matinée, l'Opéra-Comique affiche la Fille du Régiment, le Chant du Départ, le Ballet des Nations et la Marseillaise avec Mlle Marthe Chenal. Le spectacle sera complété par un intermède auquel prendront part Mlle Lapeyrette, de l'Opéra, M. Noté, qui chantera la Brabançonne, et le chansonnier Théodore Botrel dans ses œuvres. La location est ouverte.

Aujourd'hui, matinée à 2 heures : la Vivandière, avec Mme Marie Delna, MM. Jean Périer, Allard, Ghasne, etc., et le Chant du Départ.

Concert de bienfaisance. — La Société des petites auditions mondaines du huitième arrondissement donnera, après-demain samedi 19 décembre, à 3 heures de l'après-midi, dans la salle de l'Etoile, 17, rue Chateaubriand, un concert au profit des soldats blessés, avec le gracieux concours d'artistes des concerts Colonne et Lamoureux.

Manifestations musicales. — De très beaux concerts vont être donnés au Trocadéro. Des artistes parisiens du plus grand talent, auxquels se sont joints des artistes des grands orchestres de Bruxelles, de Liège, d'Anvers, de Lille, de Reims, se sont groupés en une association amicale et confraternelle à l'effet de donner à leur profit de grandes manifestations musicales.

La première solennité aura lieu le dimanche 27, à 2 h. 30. Au programme : l'Oratorio de Noël, de Saint-Saëns; l'Enfance du Christ, de Berlioz, et la célèbre Nuit de Noël (1870), de Gabriel Pierné. Le maître Diémer exécutera lui-même son concerto pour piano. L'orchestre et les chœurs (200 exécutants) seront dirigés par M. Victor Charpentier. Le grand orgue sera tenu par Mlle Nadia Boulanger.

Pour les réfugiés belges. — Le Foyer franco-belge donne un concert au profit des réfugiés belges et français. Ce concert aura lieu demain, à 2 h. 30, salle Gaveau.

M. Vincent d'Indy a bien voulu en assumer l'organisation et la direction avec le concours gracieux de Mlle Croiza, de Mlle Blanche Selva, de l'orchestre et des chœurs de la Schola Cantorum.

Un grand concert symphonique à Monte-Carlo (Dépêche de notre correspondant spécial). — Dimanche dernier a eu lieu, sous la direction de M. Louis Ganne, un concert symphonique au bénéfice de l'œuvre de la Noël des Enfants pauvres. Une assistance très nombreuse emplissait la salle du Casino, et la recette fut très importante.

Le public a très chaleureusement applaudi l'excellent baryton, M. Edouard Rouard, dont la voix ample et éclatante fit merveille; Mlle Hélène Onda, harpiste, d'une brillante virtuosité et d'un charme exquis, et le remarquable violoncelliste, M. Benedetti, qui, tous trois, prêtèrent gracieusement leur concours à ce concert de bienfaisance.

Il faut signaler le très gros succès de la Tsarine, de M. Louis Ganne, admirablement interprétée par l'orchestre et les chœurs, sous la direction du célèbre auteur de tant d'œuvres patriotiques et justement populaires.

Ciné Max Linder. — L'ouverture du Ciné Max Linder, qui devait avoir lieu aujourd'hui, est reportée à demain vendredi. Les invitations seront reçues demain, 18 courant.

La Bourse de Paris DU 16 DECEMBRE

Les cours cotés sont à nouveau plus nombreux : on remarque qu'il est procédé à l'escompte d'une quantité appréciable de titres. A signaler, d'autre part, le détachement du coupon trimestriel de notre 3 0/0.

FONDS D'ÉTAT ET VILLES	
3 0/0 (ex-c. 0.75) .. 70 65	Russes : 1890 .. 73 »
3 1/2 0/0 (libéré) .. 86 20	— 4 0/0 1893 .. 72 »
— (non libéré) .. 86 »	— 1894 .. 74 25
3 0/0 amortissable .. 78 »	— Consolidé .. 76 »
Obl. Tunis, 3 % 92 .. 360 »	— 3 0/0 1891 .. 62 50
Maroc 5 0/0 1914 .. 425 »	— 1896 .. 59 45
Ville de Paris 1871 .. 385 »	— 3 1/2 1894 .. 67 »
— 1876 .. 485 »	— 4 1/2 1909 .. 85 »
— 1892 .. 280 »	Serbe (Mon. 1913) .. 75 »
— 1898 .. 325 »	Italie .. 88 30
— 1910 .. 328 »	Extér. Espagnole .. 84 »
Russes : 1880 .. 72 95	Egypte Unifiée .. 83 30
— 1889 .. 74 75	

BANQUES	
Banque de Paris .. 1095	Crédit Mobilier .. 390
Compt. d'Escompte .. 712	Banque Ottomane .. 430
Crédit Foncier .. 683	Banque Nat. Mexique .. 400
Union Parisienne .. 561	

CHEMINS DE FER	
Lyon .. 1012	Nord .. 1300
Midi .. 890	Ouest .. 755

VALEURS DIVERSES	
Rio-Tinto .. 1380	Omnibus .. 395
Electricité .. 470	

OBLIGATIONS	
Ville de Paris 1871 .. 385	— 1891 .. 314
— 1876 .. 485	— 1899 .. 350
— 1892 .. 280	— 1912 .. 203
— 1894-96 .. 235	Fonciers 1879 .. 465
— 1898 .. 325	— 1895 .. 486
— 1910 .. 328	— 1903 .. 405
Communales 1879 .. 432	— 1913 .. 432

MARCHÉ EN BANQUE	
Hartmann .. 410 »	Bakou .. 1150 »
Maltzof .. 494 »	East Rand (c. 25) .. 38 »
Platine .. 460 »	— (unité) .. 41 50
Toula .. 880 »	Goldfields (c. 5) .. 39 »
De Beers (unité) .. 270 »	Rand Mines .. 122 »
— (coup. 10) .. 258 »	

LE PARAPLUIE DU SOLDAT

29, rue de Richelieu, Paris

Grande couverture-pèlerine, imperméable. Modèle déposé, 10 francs. Sacs de couchage en toile-cuir, 10 et 15 fr. Couvre-képi avec protège-nuque, imperméable, 3 et 4 francs. Ceinture en peau souple, 5 pochettes, 9 francs. Gants moules, 2 francs. Plastrons fourrure, 6 francs. Franco contre mandat plus 0 fr. 60 pour port.

ANEMIES, CONVALESCENTS VIEILLARDS, SOLDATS

Si vous voulez recouvrer vos forces perdues, si vous voulez régénérer votre sang et fortifier vos nerfs, mettez-vous au régime du délicieux

PHOSCAO

(spécialité française)

Le plus exquis des déjeuners, le plus puissant des reconstituants. Le PHOSCAO est sans illé par tous les médecins, à ceux qui souffrent de l'estomac ou qui digèrent difficilement.

Admis dans les hôpitaux militaires.

EN VENTE PARTOUT. — ECHANTILLON GRATUIT

Bureaux : 9, rue Frédéric-Bastiat, Paris.

LES FOURRURES EN SOLDES

s'envolent rapidement

A LA MANUFACTURE DE FOURRURES

66, boulevard de Sébastopol, Paris.

Occasions exceptionnelles en vêtements astrakan, loutre, etc., parures en skunks, hermines, renards, martres, opossum et quantités de fourrures déclassées à très bas prix. Ouvert les dimanches et fêtes. Catalogue franco.

La C^o FERRIÈRE de VICHY-ÉTAT

a toujours expédié régulièrement

VICHY-CELESTINS

et tous les Produits et Eaux de VICHY-ÉTAT

LES EXIGER chez les Pharmaciens et M^{rs} d'Eaux.

POUR NOS SOLDATS

contre la Pluie et le Froid.

SAC DE COUCHAGE transformable en Pèlerine avec apuchon (Mod. déposé), imperméable, résistant, très léger..... Prix 25. » et 22. »

Catalogue spécial avec gravures sur demande Aux ÉLÉGANTS, 102, Av. du Maine, Paris

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER

DE MADRID A SARAGOSSE ET A ALICANTE

Le paiement des coupons échéant le 1^{er} Janvier 1915 aura lieu, sous déduction des impôts français et espagnols, soit à raison de 6 fr. 60 nets pour les obligations Saragosse, contre remise du coupon n° 114, et de 6 fr. 85 nets pour les obligations Cordoue-Séville, contre le coupon n° 113.

A Paris	chez MM. de Rothschild Frères, rue Laffitte, n° 23.
A Lyon	chez MM. Saint-Olive, Cambefort et C ^{ie} ;
A Londres	chez MM. V ^o Morin-Pons et C ^{ie} ;
A Genève	chez MM. N. M. Rothschild et Fils, chez MM. Bonna et C ^{ie} .

CHEMINS DE FER DE L'EST

A partir du 19 décembre courant, il sera mis en marche des trains express première, deuxième et troisième classes entre Paris et Nancy et vice-versa, Paris et Belfort vice-versa.

Dans ces trains express, les voyageurs ne sont admis que dans la limite des places disponibles. Au départ de Paris les places de première et de deuxième classes peuvent être retenues à l'avance; prix de location un franc par place.

Les voyageurs de troisième classe ne sont admis que pour un parcours simple d'au moins 300 kilomètres vers Nancy et 200 kilomètres vers Belfort, à faire sur le réseau de l'Est, ou en payant pour ce parcours.

Wagon-restaurant entre Paris et Epervain, Epervain et Paris, et entre Paris et Chalindrey et Chalindrey et Paris. Départ de Paris 12 heures, arrivée à Nancy 19 h. 50. Départ de Nancy 12 h. 10, arrivée à Paris 20 h. 5.

Des pourparlers sont engagés avec les chemins de fer fédéraux pour la continuation de ce service sur la Suisse.

Le gérant : VICTOR LAVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Croquis exécuté par un officier russe, le capitaine P..., pendant un combat livré entre Suwalki et la frontière de la Prusse orientale le 24 novembre dernier. On sait que nos alliés sortirent vainqueurs de cette rencontre, repoussant chez eux les Allemands.

Les prisonniers allemands au Maroc



On sait qu'un grand nombre de prisonniers allemands ont été envoyés au Maroc. Ce détachement a été photographié au moment où il se rendait au travail.

Les tombes de cinq braves



Pendant l'attaque d'un village en Pologne, cinq officiers russes tombèrent mortellement frappés alors qu'ils conduisaient leurs hommes à l'assaut des positions allemandes. Ces braves reposent aujourd'hui au milieu de cette vaste plaine, et sur ces grandes croix sont inscrits les noms de ces glorieux soldats tombés au champ d'honneur.